

DOSSIER : L'ÉDITION NUMÉRIQUE
YOANN GENTRIC

JOURNAL DE TUTORAT
FRANCE CAMUS-PICHON

ÉTÉ 2009 / n° 37

TRANSLITTÉRATURE

TRANSLITTÉRATURE

TL fait peau neuve

TransLittérature est majeure : 1991-2009, trente-six numéros parus, un trente-septième entre vos mains. A raison de deux numéros par an, notre revue, petite, mais futée, a atteint ses dix-huit ans. Dix-huit années et une raison d'être imperturbable : informer, intéresser et alerter les traducteurs (métier, vie associative, lieux, témoignages, livres, renseignements et événements divers, coups de cœur et de gueule).

Le numéro 37 paraît dans une nouvelle maquette, moins austère et plus claire. Notre espoir : que ce changement de plumage rende plus vivant encore le ramage des traducteurs, et donne à chacun l'envie de lire *TL* et d'y joindre sa voix.

SOMMAIRE

	DOSSIER : L'ÉDITION NUMÉRIQUE	Yoann Genric
6	Le Syndicat national de l'édition et le numérique	
10	Un débat animé sous l'égide du Conseil permanent des Écrivains	
	CÔTE À CÔTE	
14	Saint Augustin : <i>Les Confessions</i>	Hélène Henry
	TRIBUNE	
23	Les conséquences de nos inconséquences	Nicolas Froeliger
30	Autoportrait d'une traductrice barbue	Maïca Sanconi
	ECHOS DE LA LISTE	atlf-forum@atlf.org
34	Ardoise magique et presse-citron	
40	Gai savoir, gai traduire	
	THÉÂTRE	
48	« Un mot après l'autre » extrait de <i>Dreamers</i> de Daniel Keene	
	COLLOQUES	
51	À l'épreuve de la retraduction	Sarah Gurcel
	FORMATION	
56	Le master et après? (II)	Véra Samarkand
63	Journal de tutorat	France Camus-Pichon
	ENTRETIEN	
70	Interview d'Alice Raillard	Françoise Cartano
	LECTURES	
76	<i>Les livres que je n'ai pas écrits</i> , G. Steiner	Béatrice Trotignon
79	<i>Connaissance et traduction</i> , N. Avtonomova	Hélène Henry
82	<i>Jaccottet traducteur d'Ungaretti</i>	Jacques Legrand
85	<i>Le clavier cannibale</i> , Claro	Danièle Momont
89	BRÈVES	

— — — — —

LES ASSISES DU SNE À L'HEURE DU NUMÉRIQUE

YOANN GENTRIC_

—

Le 17 mars dernier, dans le cadre du Salon du Livre de Paris, inauguré pour la première fois de son histoire non par le président de la République ou par un ministre, mais par la secrétaire d'État chargée de l'économie numérique Nathalie Kosciusko-Morizet ⁽¹⁾, le Syndicat national de l'édition organisait ses Assises professionnelles du Livre sur le thème de l'édition numérique. Neuf mois après la tenue des premières « Assises sur le numérique » du SNE et la livraison au ministère de la Culture du rapport de Bruno Patino sur le sujet, et près d'un an et demi après le lancement du projet Gallica 2, qui comprend la mise au catalogue d'œuvres sous droits numérisées grâce à d'importantes aides publiques, c'était l'occasion pour eux de faire le point sur leur évolution vers un modèle dit « multi-supports », et d'exposer leur vision des choses.

Sans surprise, le SNE s'est appliqué à délivrer un message œcuménique, affirmant sa volonté de voir tous les intervenants de la chaîne du livre travailler ensemble à cette mutation, adossés aux acteurs institutionnels, dans le souci de perpétuer les équilibres d'une industrie menacée par la concurrence de nouveaux poids lourds – Google, Amazon ou les opérateurs de téléphonie mobile... – qui pourraient, à terme, jouer à la fois le rôle de distributeurs et de diffuseurs, voire d'éditeurs.

Un « bilan d'étape » du projet Gallica 2 et des politiques publiques en faveur du livre numérique a été dressé en présence, notamment, du président de la BnF Bruno Racine et du président du CNL et directeur du Livre et de la lecture Benoît Yvert ⁽²⁾. Il a été rappelé que les éditeurs pouvaient recevoir une aide couvrant jusqu'à 66 % des frais de conversion de fichiers ou de numérisation de support papier ⁽³⁾. En 2008, avec un budget de 8 millions

¹ Sœur aînée de Pierre Kosciusko-Morizet, co-fondateur et PDG de Priceminister, site de vente en ligne de marchandises à prix cassés, notamment de nombreux livres « comme neufs... »

² Qui a démissionné le 7 mai dernier.

³ Cf. <http://www.centrenationaldulivre.fr/?Aide-pour-la-diffusion-numerique>

d'euros, 15 300 titres issus de 51 maisons d'éditions ont ainsi été ajoutés au catalogue ⁽⁴⁾. Les documents sous droits trouvés sur Gallica sont ensuite « accessibles via les sites d'e-distributeurs partenaires. [...] Selon le titre et le site partenaire, il est possible de feuilleter le document gratuitement, de le louer pour une durée déterminée, de le télécharger [sur différents supports] ou de le commander en ligne. Le prix de chaque service est déterminé par l'e-distributeur et l'éditeur »⁽⁵⁾. D'après Arnaud Beaufort, directeur des réseaux et des services à la BnF, Gallica compte pour l'heure 6 % d'ouvrages sous droits mais ce nouveau catalogue est en forte croissance. Les trois parties – SNE, CNL, BnF – ont appelé à la poursuite et à l'approfondissement de ce partenariat, le CNL organisant notamment des « réunions de formation » des éditeurs.

Le sort de la librairie a entre autres été abordé à travers la présentation de deux plates-formes de fabrication/distribution de « livres numériques », la française ePage et la québécoise De Marque, qui sont partenaires. Ces nouveaux intermédiaires proposent une interface entre éditeurs et libraires indépendants et offrent à ces derniers la possibilité de vendre des « livres numériques » au prix fixé par l'éditeur, chacun touchant un pourcentage du prix de vente, dans une logique comparable à celle qui prévaut pour le papier. Il s'agirait ainsi pour les libraires d'exercer leur rôle de recommandation⁽⁶⁾ sur leur site internet comme ils le font dans leur librairie. Le 16 mars, le groupe La Martinière et les éditions Gallimard annonçaient dans *Les Echos* leur décision de s'associer « pour déployer une plate-forme commune de distribution de livres numériques » s'appuyant sur la solution logicielle de De Marque.

L'un des temps forts de la journée a été l'exposé, par la commission numérique du SNE, des conclusions de ses travaux des derniers mois, reprises dans un document intitulé « Le livre numérique : idées reçues et propositions »⁽⁷⁾. Avec toute la puissance de persuasion d'une présentation Powerpoint bardée de camemberts colorés, ladite commission entendait notamment démontrer que les coûts d'une édition numérique étaient peu ou prou les mêmes que ceux d'une édition papier, afin de battre en brèche l'idée que le fichier puisse coûter significativement moins cher que le livre, et que le pourcentage de droits d'auteur puisse être augmenté. Trois arguments principaux à l'appui de cette thèse : 1° la disparition des frais d'impression (environ 7 % du prix de vente d'un livre) serait compensée par l'apparition de nouveaux coûts : « conversion des fichiers (voire numérisation s'il s'agit de livres plus anciens), stockage, sécurisation, frais juridiques liés à l'adaptation des contrats d'édition (sic) et à la défense contre le piratage, etc. » ; 2° les « coûts » de distribution et de diffusion – coûts relatifs voire rémunérateurs pour les grands éditeurs qui sont aussi distributeurs – sub-

⁴ Source : <http://bibliobs.nouvelobs.com/20090424/12136/le-livre-se-met-a-la-page>

⁵ Cf. <http://gallica.bnf.fr/moreInfos>

⁶ on peut consulter la liste des librairies expérimentant cette solution à l'adresse suivante : <http://www.epagine.fr/libraires.php>

⁷ Qu'on trouvera reproduit et sévèrement critiqué sur le site personnel de François Bon : <http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article1707>.

sistent à travers le recours aux « e-distributeurs » et aux « e-librairies » ; 3° les produits numériques ne bénéficient pas du taux de TVA réduit à 5,5 % mais sont taxés à 19,6 %.

Parmi ses propositions, le SNE appelle au soutien du réseau de librairies indépendantes (comprendre : par les pouvoirs publics), à la lutte contre les « pirates » et à l'extension au livre numérique du taux de TVA réduit.

Enfin, Hervé Gaymard est venu rendre compte d'un rapport d'évaluation de la loi sur le prix du livre remis le 10 mars au ministère de la Culture. Ce rapport, qui préconise de ne pas modifier la loi Lang, comprend une dizaine de pages prospectives sur l'édition numérique.

S'il indique que « le prix de vente du livre numérique devrait en tout état de cause être unique pour un même titre », et évoque la nécessité d'appliquer à l'édition numérique la TVA à 5,5 %, il se distingue de la vision du SNE en ce qu'il affirme que ce prix devra aussi « être significativement inférieur à celui du livre papier pour intéresser les internautes à une offre légale ». Selon une étude réalisée en décembre 2008 par l'institut GfK, les internautes seraient, par exemple, prêts à payer en moyenne 14 € pour un roman papier et 6 € pour son équivalent numérique. Mais au-delà de la simple transposition de la logique papier dans le domaine numérique, d'autres formes de tarification sont envisageables, comme l'abonnement ou la vente au chapitre⁽⁸⁾.

La réussite d'une offre légale passe aussi, selon Hervé Gaymard, par l'équilibre délicat entre protection des fichiers et « interopérabilité », c'est-à-dire la possibilité, pour l'acheteur, d'utiliser facilement des fichiers protégés sur différentes machines et de les partager dans une certaine mesure. Des verrous trop contraignants risqueraient en effet d'orienter les lecteurs vers l'offre illégale, parfaitement souple... Enfin, s'il note que de nombreuses questions se posent relativement au droit d'auteur, en particulier sur le mode de calcul de la rémunération et la durée de cession des droits, aucune réponse n'est esquissée.

Parmi les nombreux acteurs de la chaîne du livre qui ont pris part à la dizaine de tables rondes ou conférences que comptaient ces Assises – éditeurs, libraires, prestataires numériques, acteurs institutionnels –, seuls deux représentants des auteurs étaient conviés (l'un de la SGDL, l'autre de l'Agence VU). Lors des questions du public, Jean Sarzana, délégué conseil de la SGDL, a par conséquent rappelé la nécessité d'associer davantage les auteurs, « naturellement centrifuges », à cette mutation de l'édition, sous peine de les voir suivre leur propre voie.

⁸ Publie.net, la coopérative d'édition lancée par François Bon, propose ainsi l'accès à l'ensemble de son catalogue pour 65 € par an pour la lecture en ligne, et 95 € par an pour la lecture + le téléchargement. A l'unité, les textes de moins de 100 pages sont vendus à 5,50 €, ceux de 10 à 30 pages à 1,30 € (sans verrous de protection). Comme l'auteur touche 50 % du prix de vente hors taxes, commission bancaire et commission distributeur, il est, d'après F. Bon, aussi bien rémunéré que pour une publication traditionnelle grand format.

UN DÉBAT ANIMÉ SOUS L'ÉGIDE DU CPE

YOANN GENTRIC

Le 14 mai dernier, c'était au tour du Conseil Permanent des Écrivains d'organiser, dans les coquets locaux du MOTif, le nouvel organisme associé de la région Ile-de-France dédié au livre et à l'écrit, un débat ainsi libellé: « Le numérique: à livres riches, @uteurs pauvres? ». Hélas, deux heures n'auront pas suffi pour traiter à fond l'exhaustif et rigoureux programme en trois parties qui était prévu.

Animé par la journaliste Karine Papillaud, il réunissait Christophe Caron, avocat et professeur de droit spécialisé dans la propriété intellectuelle, Régis Jauffret, écrivain, Constance Krebs, éditrice web et grande connaisseuse de l'internet littéraire, Olivier Jouvray, graphiste et scénariste de bande dessinée, et Reynald Mongne, des éditions Ginkgo. Loin de l'unité affichée lors des Assises du SNE, ce débat a mis à jour la diversité de points de vue et de pistes suscités par la mutation numérique.

En préambule, Karine Papillaud a cité une étude rendue publique lors de la dernière foire du livre de Londres, selon laquelle la moitié des éditeurs européens déclarent se préparer à l'édition numérique, dont 42 % pensent privilégier les nouveautés par rapport aux fonds.

Un bilan partiel a été établi quant à la diffusion des tablettes de lecture. Depuis sa commercialisation à l'automne dernier, il s'est vendu en France 6000 *readers* Sony PRS-505, contre 60 000 en Allemagne et 100 000 au Royaume-Uni (pour une mise en vente de plusieurs mois antérieure). Pour Constance Krebs, cet échec n'est pas seulement dû à la rareté de l'offre en œuvres sous droits au format numérique, mais à une piètre stratégie marketing de la part de Sony. Par ailleurs, la moitié des acheteurs français aurait plus de 50 ans, ce qui s'explique, entre autres, par le prix élevé de la machine (299 €)¹. C. Krebs a toutefois souligné qu'un autre support de lecture numé-

¹ Trois autres tablettes à encre électronique sont commercialisées en France: le Cybook Gen3 de Bookeen, ainsi que le Digital Reader 1000 et l'iLiad, de la marque iRex.

rique, intéressant davantage les jeunes lecteurs, s'était très largement diffusé en France: l'iPhone, qui s'est vendu à 810 000 exemplaires depuis décembre 2007. D'après Olivier Jouvray, on devrait passer aux choses sérieuses d'ici un ou deux ans, avec l'arrivée de tablettes en couleur, éventuellement grand format et équipées du Wi-Fi, ce qui permet à la fois le téléchargement des œuvres directement sur la tablette et l'actualisation des contenus – flux rss de journaux, blogs, mises à jour d'œuvres²...

Tandis que Reynald Mongne expliquait que chacun des intermédiaires de la chaîne du livre travaillait à maintenir ses positions, et citait l'exemple du rachat par la SODIS de Tite Live, logiciel de gestion de stock qui joue aujourd'hui le rôle de diffuseur numérique, Olivier Jouvray mettait en avant l'émergence, notamment dans le domaine de la bande dessinée, de circuits alternatifs, groupements d'auteurs et autres coopératives visant à se passer des gros diffuseurs. Ont également été rappelés l'exemple précoce et expérimental de Stephen King, publiant en 2000 un roman intitulé *The Plant* sous forme de feuilleton dont chaque partie était téléchargeable contre un paiement facultatif mais encouragé de 1\$, et celui de Carmen Balcells, agent d'auteurs comme Gabriel García Márquez, Mario Vargas Llosa ou Julio Cortázar, qui, fin janvier 2009, a annoncé la mise en vente de certains des titres qu'elle représentait au format numérique pour 4€99 sur le site Leer-e, indépendamment de leurs éditeurs papier.

Constance Krebs a évoqué le travail d'édition de sites internet où une œuvre serait donnée à lire gratuitement dans une mise en page décourageant l'impression et pointant vers des sites de libraires, dans une stratégie de « marketing viral » qui tirerait partie du grand bouche à oreille du web pour stimuler les ventes papier.

Interrogé sur l'évolution du droit de la propriété intellectuelle, le juriste Christophe Caron a suggéré, sans, hélas, pouvoir mener son propos à son terme, faute de temps, que d'autres solutions étaient envisageables en dehors du simple ajout, à un « bon contrat d'édition classique », de mentions et stipulations concernant l'édition sous forme numérique, et d'une rémunération calculée en termes de pourcentage d'un prix de vente. Il s'est déclaré favorable à un système de gestion collective des « droits numériques » comparable à celui de la Sofia pour le droit de prêt s'il s'avère intéressant pour les auteurs (et l'on pense alors, à tort ou à raison, à une rémunération à la page lue sur des sites générant des revenus publicitaires tel que Google Books, ou à des systèmes d'abonnement ou de location sur des sites comme Gallica et ses partenaires). Dans le cas du contrat classique, il n'a pas manqué de souligner le problème de la durée de cession des droits,

² Ajoutons que l'arrivée, à terme, d'un « cartable électronique » sous forme d'ordinateur portable ou de tablette, est susceptible de familiariser non seulement les enfants, mais aussi leurs parents à ces nouveaux modes de lecture.

devant la difficulté à les récupérer pour défaut d'exploitation permanente et suivie en l'absence de « tirages » numériques.

À la question du journaliste Jérôme Bouteiller, demandant s'il était envisageable que les écrivains trouvent un complément de rémunération dans des lectures payantes en cas de baisse de leurs revenus liée au numérique, l'écrivain Régis Jauffret a répondu : « Pourquoi pas ? »

Si la discussion a bien souvent paru allusive et dispersée, elle aura cependant permis de mettre à jour, à côté d'une simple transposition sous forme numérique des logiques et des intérêts de la « chaîne du livre », l'esquisse de nouvelles pratiques³.

³ Le Conseil Permanent des Ecrivains propose sur son site une abondante documentation sur l'édition numérique : <http://www.conseilpermanentdesecrivains.org/Documentation.htm>

*LES
CONFESSIONS*

SAINT AUGUSTIN —
(354 – 430)

DIX TRADUCTIONS
DU XVII^e SIÈCLE À AUJOURD'HUI

La première traduction des *Confessions*, à en croire le savant appareil critique de l'édition de la Bibliothèque augustinienne (1962), a probablement été publiée à Paris en 1587, par les soins de Aymar Hennequin, évêque de Rennes. Suivra celle de René de Cériziers en 1639 à Lyon. Mais la traduction ancienne la plus connue, souvent rééditée, est celle, en 1649, de Robert Arnauld d'Andilly, courtisan, mondain, « homme de goût et de savoir », qui sur le tard se retira à Port-Royal et employa sa « solitude » à la traduction des écritures saintes. Son texte, une adaptation plutôt qu'une traduction, entre en concurrence avec celui de Philippe Goibaud-Dubois, élaboré au sein de la confrérie des Bénédictins de Saint-Maur. Il faudra ensuite attendre le XIX^e siècle pour que se mettent en place plusieurs entreprises traductives d'envergure. Leur nombre explose au XX^e siècle, en même temps que progressent les études augustinienne et que s'affine l'établissement du texte latin.

On trouvera ici une dizaine de traductions de l'*incipit* du premier chapitre du Livre III, qui raconte l'arrivée du tout jeune Augustin à Carthage et son abandon coupable à l'« amour de l'amour ». La concision du texte latin, sa puissance aphoristique, sa complexité notionnelle et psychologique, sa rhétorique émotionnelle sont prises en charge par des traductions qui diffèrent en fonction de l'époque, de la visée (dévote, savante, littéraire), du savoir du traducteur. Les publications sont bilingues ou non, incluses ou non dans un projet de traduction complète de l'œuvre, dotées ou non d'un appareil savant, notes, introductions, préfaces, index, etc. On trouve au fil des traductions nombre d'échos textuels, dont il est difficile de savoir s'ils sont concertés ou non. La traduction d'Arnauld d'Andilly a été revue au début du XX^e siècle par J.-P. Charpentier (c'est celle que nous donnons ici). La version de Joseph Trabucco (1937) est une révision de celle des Mauristes.

Le paratexte est un signe important : titres, sous-titres, chapeaux, résumés préliminaires, gloses. Sa constitution est laissée à l'initiative de l'éditeur, de l'auteur des commentaires ou du traducteur. Le choix des sous-

¹ La congrégation de Saint-Maur (les Mauristes) était une congrégation de moines bénédictins, fondée en 1621, qui accomplit, jusqu'à sa dissolution à la Révolution française, un immense travail d'érudition de très haut niveau, travaux historiques savants, éditions et traductions.

titres, en particulier, donne la direction idéologique de la traduction (« amours impurs » pour Moreau, « poussée victorieuse des instincts sensuels » du zélé Combès, « avidité de sentir » du savant Labriolle). Patrice Cambronne (La Pléiade, 1998) pose d'abord que les *Confessions* sont à la fois « une histoire » et « une voix » : « Tels sont les deux principes que tente de mettre en valeur la présente traduction, en proposant des titres aux différents livres, et des sous-titres qui essaient de suivre la démarche intérieure d'Augustin – qu'elle soit rhétorique et/ou théologique et/ou mystique, sans tenir compte du 'découpage' ultérieur en chapitres et en paragraphes. » Seule la traduction la plus récente (F. Boyer) ne comporte pas de sous-titres.

Les découpages de phrases et de paragraphes signent le choix d'une posture énonciative. Labriolle (Budé, 1925) déclare avoir « aéré » le texte « en multipliant les paragraphes et les sous-titres pour marquer la structure, le mouvement, le progrès de la pensée ». On constate d'un texte à l'autre des différences importantes dans la ponctuation et les coupes de phrases, des solutions très diverses pour traduire rythme, intonation, phrasé et prosodie, et transcrire les variations de vitesse. Frédéric Boyer découpe en versets ; G. Bouissou (Bibliothèque augustiniennne, 1962) et P. Cambronne (Pléiade, 1998) traduisent certains segments en vers français, vers libres et alexandrins mêlés.

On n'oubliera pas non plus que le « je » autobiographique des *Confessions* est double, l'évêque d'Hippone racontant les turpitudes du jeune dissolu d'autrefois, d'où la présence continue de deux « époques » et de deux niveaux : autrefois et aujourd'hui, sans Dieu et avec Dieu. Les traducteurs s'évertuent à interpréter une dialectique des affects contradictoire et subtile. D'où des disparités souvent étonnantes que révèle une lecture attentive des fragments donnés ici.

Hélène Henry

S. AURELII AUGUSTINI *CONFSSIONUM LIBRI TREDECIM*
LIBER TERTIUS
CARTHAGINE HONESTIS STUDIIS DEDITUS
Oblectamenta scholasticorum

In amorem ruit.

1. Veni Carthaginem, et circumstrepebat me undique sartago flagitiosorum amorum. Nondum amabam et amare amabam et secretiore indigentia oderam me minus indigentem. Quarebam quid amarem, amans amare, et oderam securitatem et viam sine muscipulis, quoniam fames mihi erat intus ab interiore cibo, te ipso, Deus meus, et ea fame non esuriebam, sed eram sine desiderio alimentorum incorruptibilium, non quia plenus eis eram, sed quo inanius, fastidiosior.

S. Aurelii Augustini OPERA OMNIA,
editio latina Confessionum libri XIII
Nova Biblioteka agostiniana (Città Nuova editrice)

— 1. ARNAULD D'ANDILLY (1649)

LES CONFESSIONS

Livre Troisième

Raconte trois années passées à Carthage, de dix-sept à dix-neuf ans, et comment, pendant qu'il achève le cours de ses études, il se laisse prendre à un amour illicite et séduire à l'hérésie des manichéens. Il discute contre les erreurs de cette secte. Larmes de sa mère. Réponse qu'en songe elle a reçu de Dieu sur la future conversion de son fils.

Chapitre premier

Il est pris au piège de l'amour où il désiroit tomber.

Je vins à Carthage, où je me trouvai aussitôt environné de toutes parts des feux des amours infâmes. Je n'aimais pas encore, mais je désirois aimer ; et dans mon indigence des biens du ciel, d'autant plus grande qu'elle était plus secrète, je me voulois mal de ce que je n'étois pas encore assez pauvre. Comme je désirois d'aimer, je cherchai un objet que je pusse aimer. Les chemins sûrs et où il ne se rencontrerait point de pièges et de périls m'étaient devenus odieux. Mon cœur était tout affamé de cette nourriture intérieure, qui êtes vous-même, mon Dieu ; mais je ne sentois point cette faim et je n'étais touché d'aucun désir pour cet aliment incorruptible. Ainsi le peu de soin que j'avois de la rechercher ne procédait pas de mon abondance, mais de ma nécessité ; et mon dégoût ne venait pas de ce que j'en fusse rassasié, mais au contraire de ce que j'en étais trop vide.

Traduction française de Robert Arnauld d'Andilly (publiée à Paris, veuve Jean Camusat, 1649) « très soigneusement revue et adaptée pour la première fois au texte latin », avec une introduction par J.-P. Charpentier, Inspecteur de l'Académie de Paris, agrégé des Lettres (Garnier, 1925, Bibliothèque latine-française).

Voir aussi : Saint-Augustin. *Les Confessions*, trad. Arnauld d'Andilly (éd. Ph. Sellier, Paris, Gallimard, « Folio », 1993).

— 2. L. MOREAU (1864)

LES CONFESSIONS

Livre troisième

Égarements de cœur et d'esprit

Chapitre I

Amours impurs.

1. Je vins à Carthage, où bientôt j'entendis bouillir autour de moi la chaudière des sales amours. Je n'aimais pas encore, et j'aimais à aimer ; et par une indigence secrète, je m'en voulois de n'être pas encore assez indigent. Je cherchais un objet à mon amour, aimant à aimer ; et je haïssais ma sécurité, ma voie exempte de pièges. Mon cœur défailait, vide de la nourriture intérieure, de vous-même, mon Dieu ; et ce n'était pas de cette faim-là que je me

sentais affamé; je n'avais pas l'appétit des aliments incorruptibles: non que j'en fusse rassasié; je n'étais dégoûté que par inanition.

Traduction de Louis Moreau (1864)²

Traduction des *Œuvres complètes* de Saint Augustin, sous la direction de M. Raulx (Bar-le-Duc, Guérin et C^o, 1864-1873).

— 3. Chanoine PÉRONNE (1870)

LES CONFESSIONS

Livre Troisième

Chapitre premier.

Il tombe dans les filets d'un amour coupable.

1. Je vins à Carthage, et de toutes parts frémissait autour de moi le brasier des honteuses amours. Je n'aimais pas encore, et j'aimais à aimer; et par une nouvelle et secrète misère, je m'indignais de n'être pas assez misérable. Je cherchais un objet à cet amour dont le désir m'enflammait, et je haïssais une vie sans périls et une voie exempte de pièges. Mon âme souffrait de la faim de la nourriture intérieure, de vous-même, ô mon Dieu; et ce n'était pas de cette faim que j'étais affamé: je n'éprouvais aucun désir des aliments incorruptibles, non que j'en fusse rassasié, mais parce que plus j'en étais vide, plus ils m'inspiraient de dégoût.

Œuvres complètes de Saint Augustin, évêque d'Hippone, traduites en français et annotées, pour le tome II, par M. Péronne, chanoine titulaire de Soissons, ancien professeur d'écriture sainte et d'éloquence sacrée, renfermant le texte latin et les notes de l'édition des Bénédictins (Paris, Librairie Louis Vivès, 1870). Édition "Vivès", dirigée par Péronne, Ecalle, Vincent, Charpentier et Barreau (Paris, 1869-1878, 34 volumes, édition bilingue).

— 4. P. de LABRIOLLE (1925)

CONFESSIONS

Livre troisième

I, Augustin à Carthage

L'avidité de sentir

1.

J'arrivai à Carthage. Partout autour de moi bouillait à grand fracas la chaudière des honteuses amours. Je n'aimais pas encore, et j'aimais à aimer. Assoiffé d'amour jusqu'à l'intime de moi-même, je m'en voulais de ne l'être

² Repris dans un livre de vulgarisation québécois: *Florilège des Confessions*, texte établi, présenté et commenté par Louis-André Richard, Presses de l'Université Laval, 2007. La traduction de Louis Moreau y est reprise « revue et adaptée autant que possible aux formes du discours actuel ». On se propose de « redonner son oralité à ce texte » qui a fait l'objet en 2005, à Montréal, d'une lecture publique par Gérard Depardieu.

pas encore assez. Je cherchais un objet à mon amour, j'aimais à aimer; et je haïssais l'idée d'une vie paisible, une voie exempte de pièges. Mon cœur défailait, vide de la nourriture intérieure, de vous-même, mon Dieu; et ce n'était pas de cette faim-là que je me sentais affamé; je n'avais pas l'appétit des aliments incorruptibles – non que j'en fusse rassasié, mais plus j'en étais privé, plus j'en éprouvais de dégoût.

Saint Augustin, *Confessions*, texte établi et traduit par Pierre de Labriolle (Paris, les Belles Lettres, 1925, 8e édition 1961, rééd. Paris, Collection des Universités de France, 2 vol., 1966, bilingue).

— 5. J. TRABUCCO (1937)

LES CONFESSIONS

Livre troisième

Chapitre premier

L'Amour de l'Amour

Je vins à Carthage, et partout autour de moi bouillait à gros bouillons la chaudière des amours honteuses. Je n'aimais pas encore, et j'aimais à aimer; dévoré du désir secret de l'amour, je m'en voulais de ne l'être pas plus encore. Comme j'aimais à aimer, je cherchais un objet à mon amour, j'avais horreur de la paix d'une voie sans embûches. Mon âme avait faim, privée qu'elle était de la nourriture de l'âme, de vous-même, mon Dieu, mais je ne sentais pas cette faim. J'étais sans appétit pour les aliments incorruptibles, non par satiété, mais plus j'en étais privé, plus j'en avais le dégoût.

Saint Augustin, *Les Confessions*, traduction, préface et notes par Joseph Trabucco (Paris, Garnier-Flammarion, 1964).

— 6. G. COMBÈS (1942)

LES CONFESSIONS

Livre troisième

Augustin à Carthage

La poussée victorieuse des instincts sensuels.

I. 1.

Je vins à Carthage et partout ronflait autour de moi la bouilloire des honteuses amours. Je n'aimais pas encore, mais j'aimais aimer et, dans mon besoin trop solitaire de tendresse, je me dépitais de ne pas mieux le satisfaire. Aimant aimer, je cherchais un objet à mon amour. Je trouvais odieuses une vie paisible et une voie sans chausse-trapes. J'avais faim, en effet, au fond de moi-même, d'une nourriture intérieure, de vous-même, mon Dieu.

Mais cette faim, je ne la sentais pas. J'étais sans appétit pour les aliments incorruptibles, non pas parce que j'en étais rassasié, mais parce que plus j'en étais privé, plus j'en avais le dégoût.

Les Confessions de Saint Augustin, traduction par G. Combès, docteur ès lettres (Paris, P. Lethielleux, libraire-éditeur, 1942. rééd. 1947).

— **7. L. de MONDADON (1947)**

CONFESSIONS

Livre III

Carthage

J'aimais aimer.

J'arrivai à Carthage. Autour de moi grondait de toutes parts la chaudière des criminelles amours. Non encore amoureux, et amoureux d'aimer, par l'effet d'un besoin plus secret, je m'en voulais d'être moins dans le besoin. Je cherchais, amoureux d'aimer, un objet d'amour, et je m'en voulais d'être en sûreté sur une route sans pièges. C'est que, par dedans, j'avais faim, faute de la nourriture intérieure, c'est-à-dire de toi, mon Dieu! Cette faim ne m'affamait point, mais j'étais sans appétit pour les aliments incorruptibles : non pas que j'en fusse gorgé ; au contraire, plus j'étais vide, plus j'avais de nausées.

Saint Augustin, *Les Confessions*, traduit du latin par Louis de Mondadon, présentation par A. Mandouze (Paris, éd. de Flore, 1947 ; rééd. Seuil, « Points Sagesse », 1982).

— **8. E. TRÉHOREL et G. BOUISSOU (1962)**

LES CONFESSIONS

Livre III

Séjour à Carthage et adhésion au manichéisme.

Les goûts d'Augustin durant son séjour à Carthage.

Amours trompeuses.

I, 1.

Je vins à Carthage, et autour de moi, partout,
crépitait la rôtissoire des honteuses amours.

Je n'aimais pas encore et j'aimais à aimer ;
et par une indigence plus profonde
je me haïssais d'être moins indigent.

Je cherchais sur quoi porter mon amour,
dans mon amour de l'amour ;

et je haïssais la sécurité
et le chemin sans souricières.
Car il y avait une faim en moi, dans mon intime
Privé de l'aliment intérieur, de toi-même, ô mon Dieu,
et cette faim n'excitait pas mon appétit
mais je n'avais aucun désir
des nourritures incorruptibles ;
ce n'était pas que j'en fusse gorgé
mais plus j'étais à jeun, plus j'étais écoeuré.

Œuvres de Saint Augustin, *Les Confessions*, traduit par E. Tréhorel et G. Bouissou, introduction et notes par A. Solignac (Paris, Bibliothèque augustinienne, t. 13-14, 1962, bilingue)

— 9. P. CAMBRONNE (1998)

LES CONFESSIONS

Livre III

L'aventure du cœur

L'amour

I.1. Et je vins à Carthage ; partout autour de moi
Crépétait la chaudière des honteuses amours.
Je n'aimais pas encore, et j'aimais à aimer ;
Un besoin plus secret me faisait me haïr
D'avoir moins de besoin.
Je cherchais à aimer, amoureux de l'amour ;
Je haïssais la sécurité
Et la voie sans souricières.
C'est qu'au-dedans de moi était une autre faim,
Sans nourriture intime, sans toi-même, ô mon Dieu,
De cette faim-là point affamé,
Je ne désirais pas le pain incorruptible.
Non que j'en fusse plein,
Mais plus j'étais à jeun, plus j'étais saturé.

Les Confessions, texte traduit, présenté et annoté par Patrice Cambronne, in Saint Augustin, *Les Confessions*, précédées de *Dialogues philosophiques*, *Œuvres*, t. I, sous la direction de Lucien Jerphanion (Paris, Gallimard, La Pléiade, 1998).

— 10. F. BOYER (2008)

LES AVEUX

Nouvelle traduction des Confessions

Livre III

1.

Je suis arrivé à Carthage où grésillait autour de moi la poêle des amours scandaleux.

Je n'aimais pas encore mais j'aimais aimer. Je me haïssais même de ne pas souffrir de manquer d'un manque plus secret.

Je cherchais quoi aimer, aimant aimer. Je haïssais la sécurité, les chemins sans traquenards.

Au fond de moi j'étais affamé ; privé de la nourriture intime – toi, mon Dieu, je n'éprouvais pas la faim de cette faim. Je n'avais aucun désir pour ce genre d'aliments. Je ne m'en remplissais pas, et plus j'en manquais plus j'en étais dégoûté.

Traduit par Frédéric Boyer (Paris, P.O.L, 2008)

LES CONSÉQUENCES DE NOS INCONSÉQUENCES

MARCHÉ DE LA TRADUCTION
ET MARCHÉ DES FORMATIONS EN
TRADUCTION

— ISABELLE AUDINOT
ET NICOLAS FROELIGER

Nous entendons, par cet article, formuler une évidence pas si évidente : à l'heure de la formation tout au long de la vie, à l'heure où tant de masters sont estampillés « professionnels », il est du devoir de l'université de se préoccuper des conséquences qu'ont ses décisions sur le marché de la traduction, comme il est du devoir des professionnels de s'intéresser à l'amont de leur activité. C'est la raison pour laquelle nous avons initialement souhaité rédiger cette contribution à quatre mains et deux voix : celles d'un ancien traducteur devenu universitaire et celle d'une spécialiste de la traduction audiovisuelle et cofondatrice de l'ATAA (Association des traducteurs/adaptateurs de l'audiovisuel). Sachant, en effet, que le marché de la traduction se subdivise en une multitude de segments, nous avons choisi d'étayer notre argumentation par l'étude de ce sous-domaine, qui nous paraît exemplaire. Il s'agissait donc de déterminer comment ont évolué, depuis une vingtaine d'années, l'offre de formations et le marché dans ce secteur, de nous interroger sur les possibilités d'extrapoler les enseignements qui en découlent à l'ensemble du secteur de la traduction et de tenter d'en dégager les conséquences et possibilités d'action de la part des différents acteurs considérés. Dans la présente version, ces développements audiovisuels ont disparu, ce qui n'ôte rien à leur exemplarité ni à nos inquiétudes. Notre réflexion s'est également nourrie des discussions longues, approfondies et finalement infructueuses que nous avons eues, ensemble et séparément, lorsque certains de nos collègues ont envisagé la création d'une nouvelle formation en traduction audiovisuelle (là encore) en région parisienne.

I. Légitimité de notre démarche

Posons, pour commencer, que notre démarche n'est pas universellement considérée comme légitime. En effet, pour beaucoup de nos confrères

enseignants et chercheurs – honorables –, la question du lien entre formation (y compris professionnelle) et conditions économiques d'exercice n'a même pas à être posée : dépositaire du savoir et creuset d'une réflexion sans entraves, l'université doit se tenir à distance de tout ce qui a trait à la sphère économique et les universitaires doivent rester libres d'agir au seul service de la science.

Dans cette optique, emprunter les outils intellectuels qui permettent de penser la relation marchande pour les appliquer à une réflexion académique, c'est rendre les armes à la logique générale de marchandisation qui progresse, année après année, dans la société. De ce point de vue, offre et demande, concurrence, adéquation au réel, innovation, regroupements, disparition sont autant de termes qui n'ont aucunement leur place dans une réflexion traductologique et universitaire, et il importe de défendre tout ce qui peut échapper à cette tendance.

Nous pensons exactement le contraire. Nous pensons que cette posture théorique – séduisante – aboutit à l'effet inverse de celui recherché, c'est-à-dire à renforcer ce qu'elle se refuse à considérer : l'emprise d'une certaine forme de domination économique au débouché de nos formations. Nous pensons que cette réflexion – qui d'ailleurs n'en est pas toujours une et se réduit souvent à la répétition de slogans – est trop englobante pour être opératoire dans le domaine qui nous intéresse. En effet,

— elle plaque sur les formations professionnelles des *a priori* historiquement connotés distinguant ce qui est noble (typiquement, la recherche) de ce qui est vil (tout ce qui est appliqué et débouche sur une vie professionnelle hors des murs de l'institution) ;

— elle fait en revanche l'impasse sur ce qu'est, profondément, un marché, à savoir le lieu – conflictuel – d'une rencontre souvent inégale entre des acteurs aux intérêts économiques divergents quoique complémentaires : offre/demande, capital/travail, entreprises/salariés ou indépendants ;

— elle affecte en même temps d'ignorer qu'il existe bel et bien une concurrence de fait entre formations, entre universités : quelle institution n'a pas le souci d'attirer ou de conserver les étudiants et les enseignants les plus prometteurs, à l'heure en outre où le monde savant ne bruit que d'évaluation et de classement ?

Précisons néanmoins que ce n'est pas sur ce troisième constat que nous entendons polémique, notamment parce que nous n'avons guère de prise sur ses conséquences. Il nous paraît en revanche possible de proposer un positionnement face aux deux premières impasses que nous venons de citer. C'est ce que nous avons initialement fait en analysant le rapport problématique entre formations et vie professionnelle dans l'audiovisuel depuis une

vingtaine d'années. Avec une constatation sans équivoque: sur cette période, le nombre de diplômés et de formations s'est considérablement accru, tandis que les conditions de travail et la rémunération se sont dégradées dans des proportions inquiétantes.

II. Que faire ?

Une première question se pose à la lumière de l'exposé de ces évolutions : qui gagne, et qui perd ?

Les perdants : ce sont une grande partie des nouveaux diplômés, qui ne trouvent pas de débouchés à l'issue d'une formation pourtant qualifiée de *professionnelle*, mais aussi l'ensemble des professionnels, justement, qui voient leur position fragilisée par l'afflux d'une main-d'œuvre abondante et déclassée, et, à plus long terme, les formations qui se contentent d'imiter des cursus déjà proposés ailleurs, ce qui les empêche d'acquérir un avantage concurrentiel sur celles déjà établies – et n'est pas très bon non plus pour leurs universités de tutelle... La voilà, l'université à deux vitesses – et elle est notre œuvre collective !

Les gagnants : ce sont les employeurs et donneurs d'ouvrage, qui bénéficient d'une force de travail la plupart du temps bien formée, et en tout cas pléthorique, ce qui permet de faire baisser le prix des services et le montant des rémunérations, contribuant ainsi à la prolétarianisation de la profession.

Cette évolution est évidente dans l'audiovisuel. Peut-on, pour autant, l'extrapoler à l'ensemble des métiers de la traduction ? Notre réponse est clairement affirmative, même s'il faut rappeler que de multiples facteurs rendent ici les affirmations chiffrées délicates en ce qui concerne l'aval des formations. En effet, la traduction est aujourd'hui éclatée en tant de segments, de métiers et de statuts que les généralisations sont hasardeuses. Ajoutons que la mondialisation se fait sentir aussi dans notre domaine, même si le facteur local garde un rôle. On ne dispose donc que d'indicateurs partiels, même si la nécessité d'obtenir une vue d'ensemble chiffrée est ressentie de façon croissante. En témoignent, lors du colloque organisé à Nanterre en octobre 2008, les contributions de Vanessa Leclercq pour le marché britannique et Susan Pickford pour la traduction d'édition. Il faut également saluer la parution, en 2008, de l'ouvrage dirigé par Gisèle Sapiro, là aussi sur le marché de l'édition. En traduction pragmatique, qui représente la plus grande partie de la profession, mais dont l'appréhension statistique pose des problèmes méthodologiques nettement plus ardues, citons deux études prometteuses : l'enquête annuelle de la SFT réalisée auprès des 900 membres de cette association et celle menée par l'agence de traduction Trad'Online en 2008 (voir références bibliographiques). Il nous semble en tout cas éminemment souhaitable de creuser et de croiser les recherches allant dans ce sens.

Si, toutefois, l'on inclut à ce tableau l'évolution de l'offre de formations, une tendance générale se dessine en tout cas avec netteté : il y avait 10 formations de traduction pragmatique en France en 2002, avant la réforme LMD, il en existe 26 en 2008 (et même 46, si l'on inclut les métiers voisins tels que la rédaction technique). Précisons que ces chiffres n'englobent pas les formations en traduction littéraire... Sur la même période, l'activité économique à laquelle préparent ces formations a certes progressé, mais qui irait prétendre qu'elle a été multipliée par 2,5, voire par 4 ? Corollaire, nous fabriquons des chômeurs et nous faussons les équilibres existants : le problème n'est donc pas seulement qualitatif, comme le laissent entendre certaines des contributions à cet ouvrage, mais aussi bêtement quantitatif. Nous avons laissé s'enclencher ce que l'on appelle une crise de la surproduction, non seulement dans le secteur audiovisuel, mais aussi dans l'ensemble de la profession, avec les mêmes gagnants et les mêmes perdants. Est-ce là ce que nous voulons ? Nous espérons bien que non, mais nous – responsables de formations, UFR, universités, ministère de l'Enseignement supérieur – avons laissé se mettre en place un tel système.

Il n'y a pas lieu, pour autant, de nous résigner. Il faut au contraire reprendre la question du rapport entre formations professionnelles et professions tout court avec une ouverture de focale aussi grande que possible, ce qui aboutit, finalement, à poser trois questions :

À quoi servons-nous, et au service de qui sommes-nous : nous-mêmes, nos formations, les entreprises, le marché (ce qui n'est pas la même chose), ou l'intérêt général ?

L'employabilité des étudiants doit-elle être un critère pour l'ouverture ou la pérennité d'une formation professionnalisante, ou bien la mission de l'université est-elle au contraire de faire abstraction de cet aspect ?

Une formation soucieuse de ses débouchés est-elle en mesure de résister aux pressions de l'entreprise (concept au demeurant pluriel, qu'il est hasardeux de vouloir universaliser) et du court terme ; quel doit être son rapport aux agents économiques et comment peut-elle anticiper les évolutions qui affectent les métiers auxquels elle prépare ?

Ces questions sont légitimes. Il faut les poser sans tabous ni totems. Or, ce qui nous frappe, c'est la difficulté à organiser un débat contradictoire à leur sujet. C'est la raison pour laquelle nous serions très heureux que nos confrères en désaccord avec nous viennent nous porter la contradiction de manière argumentée. À ce stade, en tout cas, notre réponse est nette : il faut nous interroger sur les moyens de rectifier la tendance que nous avons laissée s'installer, c'est-à-dire sur notre utilité sociale, ce qui suppose une politique d'ensemble et doit être réalisé en concertation avec les professionnels.

Il existe en effet deux modèles urbanistiques d'université. D'un côté, on trouve l'université hors les murs, formant, quel que soit son lieu d'implantation, un bloc à l'écart de la cité, et dont l'extraterritorialité est attestée par la présence de frontons élevés et le petit nombre des accès avec parfois, comme à Jussieu, des douves en prime. De l'autre, nous avons l'université dans la ville, dont l'exemple le plus ancien et le plus abouti est sans doute celui de Bologne : imbrication complète des activités productrices de savoir et du tissu urbain. Cette dichotomie représente bien le problème auquel nous sommes confrontés, et les plus attentifs de nos lecteurs auront sans doute perçu que notre préférence va au second modèle. Nous pensons en effet qu'il est souhaitable d'introduire une circulation régulée, un commerce, pour reprendre l'intitulé de cet ouvrage, dans lequel l'université accompagne les professionnels, sur l'ensemble de leur parcours, et non plus dans leur seule formation initiale, tout en assurant une veille qui lui permette de percevoir les évolutions prometteuses.

Cela implique tout d'abord une réflexion sur le rôle de la formation continue, qui peine à exister pleinement parce qu'elle est encore avant tout pensée comme un moyen de rapporter de l'argent aux UFR, et trop peu dans son lien nécessaire avec la formation initiale. Les métiers évoluent : il faut nous donner et donner aux professionnels la possibilité d'évoluer avec, ce qui veut dire, pour ces derniers, notamment avoir la possibilité de retourner se former sur les bancs de l'université. En effet, étudiants, professionnels, enseignants, chercheurs sont encore perçus aujourd'hui comme relevant de catégories séparées et ontologiquement différentes, alors qu'il s'agit de plus en plus souvent des mêmes individus à différentes étapes de leur parcours. Bref, il faut moins de murs et plus de passerelles.

Cela implique ensuite d'amplifier le rôle de la recherche. Car elle seule est à même d'articuler les problématiques sur la durée et de fournir des arguments intellectuels qui permettent un dialogue de haut niveau avec les représentants du monde professionnel. En effet, si les métiers auxquels nous préparons peuvent encore, à l'avenir, être rangés sous l'appellation de *traduction*, alors il faut arriver à démontrer que les paradigmes de la traductologie – ou en tout cas certains d'entre eux – permettent d'ouvrir à ces métiers et de les faire progresser. Nous serions donc tentés d'inverser une des phrases prononcées lors du colloque qui a servi de support à cet article. Il a été dit : « Il faut mettre les problématiques de l'interculturel au cœur des préoccupations traductologiques. » Pour nous, le vecteur doit aller dans le sens inverse ; ce sont les démarches traductologiques qui peuvent nous permettre d'approfondir les problématiques de l'interculturel. Nous y voyons un des enjeux de la recherche dans notre domaine. Nous plaidons donc résolument pour une recherche appliquée, et qui se saisisse de cet enjeu majeur. Précisons enfin que ces réflexions sur le positionnement des formations ne sont en aucun cas une invitation à aligner le fonctionnement de l'université sur les critères du monde professionnel. Celle-ci doit au contraire être pleinement elle-même – et fière de ce qu'elle fait – pour qu'un échange véritable

ait lieu. Un échange – on peut aussi parler de confrontation – entre égaux, dans lequel chacun est conscient de ses valeurs et de ses principes. Car si l'institution est honteuse ou repliée sur elle-même, elle a d'emblée perdu la bataille.

L'ouverture d'un tel chantier nous paraît une condition *sine qua non* à la survie d'un aussi grand nombre de formations. Deux autres options sont envisageables : soit une paupérisation accrue des traducteurs professionnels, soit la disparition – ou la fusion – d'une partie des formations existantes. Mais nous préférons parier sur l'optimisme. Pourquoi ? Parce que nous sommes nous-mêmes traducteurs. Et de même que la traduction audiovisuelle nous semble fournir un modèle généralisable, *mutatis mutandis*, à l'ensemble de nos métiers, nous pensons que la traduction elle-même, par les outils intellectuels qu'elle mobilise, permet de structurer cette réflexion. En effet, non seulement elle est faite de conceptualisation, mais elle suppose la différence, la confrontation avec l'étranger et la recherche d'un dialogue sur des bases qui sont à construire ensemble dans l'espace démocratique que constitue la langue.

Bibliographie

ATLF (Association des traducteurs littéraires de France) et SFT (Société française des traducteurs), « Traduction automatique au ministère de la Culture » :

<http://www.atlf.org/Traduction-automatique-au.html>

LECLERCQ, Vanessa, « La traduction : un enjeu majeur pour les entreprises britanniques au XXI^e siècle ? », dans les actes du colloque *Commerce et traductions*, Université Paris 10, Nanterre, 2009.

Le Monde, 16 octobre 2008, « En France, le marché du DVD continue sa dégringolade » :

http://www.lemonde.fr/technologies/article/2008/10/16/en-france-le-marche-du-dvd-continue-sa-degringolade_1107704_651865.html

« Observatoire des formations aux métiers de la traduction-localisation et de la communication multilingue et multimedia » (2008), *Répertoire des formations*, http://www.profession-traducteur.net/etudiant/Accueil_principal.htm

PICKFORD, Susan, « La traduction littéraire en Europe : une pratique professionnelle », dans les actes du colloque *Commerce et traductions*, Université Paris 10, Nanterre, 2009.

SFT (Société française des traducteurs), *Chiffres clefs de la traduction – panorama de la traduction professionnelle*, 2008

http://www.sft.fr/page.php?P=fo/public/menu/gestion_front/index&id=144

TRAD'ONLINE, Filière française de la traduction, Enquête auprès des traducteurs indépendants, Résultats (2008). Disponible à l'adresse :

<http://www.tradonline.fr/surveys/resultats-enquete-et-synthese-traducteurs-TradOnline-KDZID.pdf>

Gisèle SAPIRO (sous la direction de), *Translatio – Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éditions, 2008.

Remerciements chaleureux à Gaëlle Many, Serge Buj et Sylvestre Meininger pour leurs commentaires et suggestions.

Nicolas Froeliger est traducteur et enseigne au master professionnel ILTS, EA 3697, Université Paris Diderot (nf@eila.univ-paris-diderot.fr),
Isabelle Audinot est traductrice et membre fondatrice de l'ATAA (i.audinot@free.fr)

AUTO-PORTRAIT D'UNE TRADUCTRICE BARBUE

MAÏCA SANCONIE

La barbe, je la porte pour les médias, en solidarité avec mes sœurs barbues qui manifestent au sein du très humoristique et très sérieux groupe féministe La Barbe (www.labarbelabarbe.org/Accueil/Accueil.html). En vérité, ami lecteur, ami lectrice, je n'ai d'autres poils sur le visage que ceux de mes sourcils, haussés pour la circonstance dans une expression de grande perplexité. Cette barbe, donc, je l'ai spontanément revendiquée en voyant ces jours derniers dans la presse un bel article¹ sur le traducteur Claro – beau barbu s'il en est, et qui excelle dans son métier. Cela fait déjà longtemps que, dans la pratique ordinaire, banale et solitaire de cette profession, je vois se succéder dans la presse des articles élogieux consacrés à des portraits ou des interviews de traducteurs. Mais où sont les femmes, me dis-je ? Posez-vous cette question : « Quand ai-je vu un portrait de traductrice, dans un journal, un magazine, ou même sur un blog ? » (et merci de m'envoyer votre réponse²). J'en ai commis quelques uns et commandé quelques autres, mais ils tardent à venir, même lorsque je les demande à des étudiantes qui se destinent à ce métier ardu et passionnant.

Où sont donc mes sœurs traductrices, qui besognent depuis des décennies dans l'ombre – dans l'ombre des médias, de leurs maris, de leurs enfants, toutes ombres confondues dans celles de la maison qui les abrite, des éditeurs qui les rémunèrent et des auteurs qu'elles servent dans un silence monacal ? Elles sont pourtant nombreuses, si j'en juge par les noms portés sur les couvertures ou les pages de garde des livres d'auteurs étrangers, ou parmi ceux de l'annuaire que publie chaque année l'Association des traducteurs littéraires de France (elles y sont près de 600 sur les 860 membres, voir www.atlf.org). Nous connaissons les mêmes difficultés que les hommes, barbues ou non – bien sûr, puisque nous faisons le même métier.

¹ Roller, Olivier, « Le traducteur Claro », *Télérama*, 1er avril 2009, pp 16-20.

² Merci à Barbara Fontaine, traductrice de l'allemand, qui m'a cité un portrait d'Anne Damour, traductrice de Mary Higgins Clark, paru dans le magazine *Elle*.

Et dans le métier même, nous sommes à égalité, chacun avec ses différences, sa singularité, son domaine. Nombre de traductrices remportent des prix brillants³, mais dans les médias, elles restent invisibles. Ne serions-nous pas, nous aussi, détentrices des « secrets d'un curieux métier »⁴ ? D'aucuns (d'aucunes ?) pourraient objecter que nous n'avons pas fait nos preuves avec éclat, et que le monde des lettres attend encore nos révélations. On a bien vu, pourtant, Marguerite Yourcenar à l'œuvre dans la traduction des *Vagues* de Virginia Woolf, ou Henriette Guex-Rolle dans celle de *Moby Dick*, mais quel projecteur s'est braqué sur les visages de ces femmes et de tant d'autres après elles ? Leurs travaux sont pourtant là, attendant les commentaires⁵.

Ne voyez pas, lecteurs, lectrices, dans ce projet d'autoportrait le dessein de me livrer à un exercice d'auto-admiration. Ma carrière est des plus modestes, et du reste, je ne suis devenue traductrice que par jeu, misant sur chaque texte le droit de m'adonner plus encore à cette inquiétante liberté, à cette invention de l'écriture au cœur même de son gîte. Mon désir premier, archaïque, est la corde raide sur laquelle je m'avance face au vide, l'écriture qui court dans mes veines avec son flux de mots, et qu'il faut capter comme une source, avec les mêmes ruses qu'un fontainier, et la même concentration devant les orages qui abouchent aux fontaines de campagne des conglomerats de boue et de branches. Oui, traduire, pour moi, c'est jouer. À qui perd gagne. Aux gendarmes et aux voleurs. Aux balbutiements de l'enfant qui apprend de nouveaux mots. L'oreille posée au texte, écouter son cœur, en rendre la palpitation dans ma langue. Jouer au barbu, pourquoi pas ? À demander : « Une traductrice traduit-elle comme un homme ? ». Je vous entends rire...

La vraie question, bien sûr, est ambiguë, car elle porte sur l'accès à une visibilité que nous ne recherchons pas vraiment. Le traducteur, par goût, et peut-être aussi par vocation, est homme — ou femme — de l'ombre. Piégé(e) dans sa fonction de double éphémère de l'auteur, il ou elle ne demande rien d'autre que d'habiter le monde des mots, de s'en nourrir, au propre comme au figuré. À propos, à l'aulne du profit financier, nos gains sont chiches. Le traducteur survit. Mais quand il gagne beaucoup, c'est énorme — à la traîne de l'auteur et de l'éditeur, certes, mais énorme, comme une maison, un appartement, un compte en banque bien rempli. Ce gain fabuleux est rare, et confirme la règle d'ascèse du paiement au feuillet, de l'attente inquiète des versements des droits d'auteur, du coup de téléphone ou du courriel qui valide un contrat promis. Chez nous, point d'intermittents rémunérés, et peu de malades, puisque ne pas traduire signifie aussitôt s'appauvrir. Nous avons le bon goût de ne pas nous plaindre de nos maigres

³ Par exemple, en 2008, Martine Rémon, lauréate du prix Halpérine-Kaminsky Découverte, Barbara Fontaine, lauréate du prix André-Gide ; en 2009, Dominique Vittoz, lauréate du prix Traduction Rhône-Alpes etc. Vous désirez compléter la liste ?

⁴ Voir note 1.

⁵ Saluons le colloque "Traduire le genre : femmes en traduction" organisé par les centres de recherche TRACT (Université de Paris 3) et Climax (Université de Bordeaux 3), dont les Actes paraîtront bientôt dans la revue *Palimpsestes* n° 22.

droits, de ne pas étaler nos misères. Nous nous sommes associés pour exister mieux, certes, et bien des progrès ont été faits, et sont enclenchés. Mais nous faisons partie de ces intellectuels précaires, amoureux du travail plus que du confort, et qui exerçons parfois un autre métier, partiellement ou non, pour continuer. Nul ne se plaint de son sort, à vrai dire, et ma seule critique s'adresse à cette société médiatique qui ne présente qu'une face de la réalité, la face barbue, masculine, comme si la traduction n'était qu'une affaire d'hommes.

Je n'ai consulté aucune collègue. C'est du fond de ma solitude que je lance cette bouteille à la mer, pour qui la trouvera et y verra le reflet des visages de tant de femmes ignorées. C'est seule, aussi, que l'idée m'est venue de leur coller une barbe, à toutes, pour voir... J'ai donc commencé par moi. Ma première impression ? Ça pique ! Mais sans doute est-ce l'effet d'une barbe nouvelle, qui n'a pas encore fleuri...

Cet article, paru sur le blog de l'auteur, est reproduit ici avec son aimable autorisation.

ARDOISE MAGIQUE ET PRESSE-CITRON

*Ces échanges sur l'évolution de notre productivité à l'ère
de l'informatique ont eu lieu sur la Liste de diffusion
de l'ATLF en avril 2009.*

— Dennis Collins 04/04/2009 19h55

Pour se faire une idée de l'évolution de notre rémunération, il est clair qu'on ne peut se contenter de comparer des tarifs au feuillet (après conversion, bien sûr, en monnaie constante pour tenir compte de l'inflation). Car ceux qui, comme moi et quelques autres, ont commencé à l'ère de la machine à écrire mécanique, avec papier carbone et doubles sur papier pelure, ont vu leurs conditions de travail changer radicalement. Et ce changement s'est fait progressivement. Car ce n'est pas seulement l'utilisation d'un ordinateur et d'un traitement de texte, mais aussi, et avant cela, le passage de la machine mécanique à l'électrique, puis à l'électronique (avec mémoire). Puis l'ordinateur et le traitement de texte.

Puis Internet, et les recherches qui s'en trouvent considérablement facilitées. Livres entiers trouvés en ligne. Listes de discussion comme la nôtre qui évitent de feuilleter des bouquins ou d'aller en bibliothèque. Sans oublier les dictionnaires et encyclopédies électroniques, qui font gagner un temps considérable. Ou la possibilité d'avoir le texte source sous forme électronique (ou des reproductions en couleur pour un livre d'art, qu'il fallait autrefois aller admirer dans le bureau de l'éditeur).

Ou encore de le scanner. Ou l'utilisation d'un logiciel de reconnaissance vocale pour dicter ses traductions. Etc.

Tout cela fait que notre "productivité" - pardon pour le vilain mot, je sais qu'il en fera tiquer certains - a augmenté depuis le début des années 1980. Autrement dit, on met moins de temps à "produire" un feuillet de traduction avec un ordinateur, un accès à Internet, un texte source électronique qu'en faisant d'abord une traduction manuscrite à partir d'un bouquin plus ou moins lisible, en faisant des recherches en bibliothèque ou auprès de spécialistes, en la tapant à la machine avec les doubles, en corrigeant au tipp-ex, en retapant les pages trop corrigées, etc.

Mais de combien a-t-elle augmenté? C'est la question que j'aimerais poser aux traducteurs d'un certain âge. Car il est évident que ce gain n'est pas le même pour tous. Pour le genre de livre que je traduis, je dirais qu'il est au moins du simple au double. J'imagine que pour la poésie, par exemple, il puisse être insignifiant.

Qu'en pensez-vous? Certains se risqueraient-ils à avancer d'autres chiffres? Question subsidiaire: en quelle année vous êtes-vous informatisé?

Merci.
Dennis

PS. Il faudrait aussi tenir compte d'un autre paramètre, difficile à chiffrer lui aussi : l'évolution de nos frais professionnels, avec un pic redoutable aux débuts de l'informatique, où un ensemble ordinateur + imprimante devait coûter à peu près dix fois le prix actuel.

— Anne Damour 04/04/2009 22h47

Je dirais que pour moi aussi la "productivité" a au moins doublé, sinon davantage. Tout est plus rapide, surtout l'accès aux informations. Même s'il m'arrive de regretter les heures passées à la BN devant les amoncellements de bouquins qu'on venait déposer sur ma table!

J'ai eu mon premier ordinateur en 1983. A partir de ce jour-là, passées les angoisses dues au manque de mémoire (de l'ordi), aux pannes diverses et aux petites bombes affichées par Mac pour vous prévenir que vous étiez planté, tout a changé.

Anne

— Olivier Mannoni 05/04/2009 9h20

Je ne suis pas du tout certain que l'informatique nous ait apporté un gain de "productivité". Il est vrai qu'elle a facilité considérablement le travail documentaire, mais je pense qu'elle a en même temps élevé le niveau d'exigence des éditeurs, notamment dans les domaines pratique et historique. Il y a un certain nombre de recherches que nous n'aurions jamais faites avant, et que nous sommes contraints de faire aujourd'hui parce que les moyens de "trouver" existent. Un seul exemple : j'ai eu dans un polar allemand une intervention mortelle de médicaments, un cardiotonique, et un calmant puissant pour le cœur, tu imagines le résultat. Il y a vingt ans, on aurait laissé le nom des médicaments allemands. Avec Google et l'informatique, je suis allé chercher la composition des deux médicaments, je l'ai retapée sur "Google recherche en français" et je suis tombé sur les équivalents français. Cela m'a tout de même pris une petite demi-heure au total, avec les vérifications des substances. Lis les traductions de polars d'il y a trente ans, aucun traducteur ne se serait amusé à faire des recherches pareilles. Bilan : travail plus crédible, mais une demi-heure de boulot en plus.

Dans le domaine plus littéraire, l'arrivée de l'informatique m'a surtout permis de corriger cinq, six, sept fois si nécessaire là où il était jadis totalement inimaginable de retaper six fois une page, ou de surajouter cinq couches de blanc liquide. Ce qui veut dire qu'au moins pour ce qui me concerne, elle a constitué un surcroît de travail, et pas de rémunération. Avec tout de même l'immense plaisir d'arriver à un travail plus satisfaisant pour l'ego... Mais pour ce qui concerne le roman, la philosophie et les textes d'analyse historique, je n'ai pas gagné une seconde sur la traduction proprement dite, ce serait plutôt le contraire : on retravaille sans cesse, là où on ne le faisait guère avant. En d'autres termes, il me semble pour ma part que l'arrivée de l'informatique a totalement chamboulé (et en bien) la manière dont nous faisons ce métier (j'ai démarré en 78), au profit cependant non pas d'une plus grande

rapidité de notre travail, mais d'une plus grande qualité, précision, etc. Outre le fait qu'elle a permis aux éditeurs de faire l'économie d'un typographe, elle les a aussi soulagés d'un certain nombre de tâches de fond : bien souvent, ils assuraient eux-mêmes, au début, certaines recherches et faisaient eux-mêmes des vérifications qu'ils n'accepteraient jamais de faire aujourd'hui.

En deux mots, l'ordinateur a changé notre vie, mais je doute fortement qu'il nous ait fait gagner des sous en plus (sans même parler, comme tu le dis, des fortunes que nous avons investies en matériel et logiciel dans les premiers temps). Si elle a augmenté la productivité sur notre "chaîne", je pense que c'est plus chez les éditeurs que chez nous.

— Françoise Brun 05/04/2009 9h31

Oui, Dennis, je confirme, du simple au double mais à chaque étape, ou presque. Pour moi (romans, essentiellement) :

- passage du papier pelure à la photocopie : augmentation d'un tiers de ma productivité (pas d'autre mot) ;
- passage à la machine électrique : augmentation mais pas vraiment spectaculaire ;
- passage à l'ordinateur (1985, je crois, précédé d'un période avec machine à écrire à mémoire) : du simple au double ;
- Internet : augmentation d'un tiers en moyenne mais qui varie selon le type de texte à traduire (présence de citations ou pas).

En gros, je dirais que ma productivité a triplé par rapport à l'ère lointaine de mes débuts (1974), ce qui veut dire évidemment que mes revenus ont triplé grâce à la seule technologie.

— Rose-Marie Vassallo 05/04/2009 11h45

Entièrement d'accord pour souligner qu'on ne peut comparer que ce qui est comparable, et que les bouleversements de nos conditions d'exercice

- outillage, accès aux données, échanges avec les éditeurs - intervenus, en gros, sur ces trente dernières années, rendent toute comparaison délicate.

À quoi il faudrait ajouter une autre évolution qui bouleverse sacrément la donne et fausse la comparaison, c'est celle de l'individu, ce petit animal nommé traducteur (mais j'y reviendrai en trois mots).

En tant que "traducteur d'un certain âge" (ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites), je vais tenter de répondre, à bottes de sept lieues.

— Question subsidiaire : en quelle année vous êtes-vous informatisés ?

Comme la question ne me paraît pas subsidiaire du tout, je commence par là : fin 1981, sur un Commodore 8032. Noble et vénérable ancêtre, hypersensible aux microcoupures, qui s'emmêlait souvent les puces. Le logiciel de "traitement de texte", sorte de proto-Word-Perfect, ne prévenait pas lorsqu'on "écrasait" au lieu de sauvegarder ; une journée de trime renvoyée aux limbes en un clic.

Péchés de jeunesse! C'était tout de même l'ardoise magique, comparé aux machines à écrire qui l'avaient précédé -- et dont tu décris si bien, Dennis, les menus travers: chaque faute de frappe en trois exemplaires, dont deux au carbone, à corriger laborieusement.

Bref, avec le "traitement de texte" (horreur de l'expression, mais ouf, tous les textes étant "traités", on ne l'emploie presque plus), confort immensément accru. Surtout pour ceux qui, comme moi, aiment balancer leurs phrases sans trop se soucier au départ de la façon dont elles retomberont sur leurs pieds.

Mais pour en revenir à la "productivité" -- ou, tout aussi poétiquement, le "rendement" --, pas sûr du tout que le traitement de texte ait accru le mien. Parce que, parallèlement, mes propres exigences croissaient. Que ce soit le fait de l'outil ou de l'âge dans le métier, plus j'ai avancé et plus j'ai perçu, pour chaque proposition de l'original, de manières différentes de formuler la chose, si bien que le temps du choix a crû en proportion. De plus, je crois que ton soupçon, Dennis, est le bon: dès qu'on est dans le littéraire, dès qu'il ne s'agit pas seulement de dire -- même élégamment -- "voilà ce qui est dit", pas seulement de traduire du sens ni de raconter une histoire, mais bien de réinventer une écriture, avec sa prosodie, ses ambiguïtés, ses sens superposés, en écho à la v.o., le gain devient peu significatif.

Si gain de productivité il y a, il pourrait y avoir, c'est côté recherches. Ah! l'époque où il fallait se transformer en dame Avon, entretenir tout un réseau de relations, à la seule fin de trouver quelqu'un qui connaissait quelqu'un qui connaissait quelqu'un en génétique du maïs ou en chirurgie cardiaque de pointe, le temps où il fallait se rendre dans les bibliothèques (pour moi, cinq heures A-R, vers les facs de Rennes) ou mordiller longuement sa plus belle plume pour interroger l'auteur via la malle-poste, alors qu'aujourd'hui un courriel est si vite expédié! Et ne parlons pas des dicos, notamment les synonymes en ligne, ces viviers de vocabulaire qui aident à retrouver quasi instantanément ce qu'on a sur le bout de la langue. D'un autre côté, Internet, quel lieu de perdition pour qui se laisse aisément distraire! Et là, certains sont sans doute plus vulnérables que d'autres :-).

Pour conclure, et à la lumière de ma seule expérience — plus longue que large: gain de confort, oui, immense, tous comforts confondus, y compris celui des relations humaines (quelles monades nous étions, dans le temps - - avant l'ATLF, avant le courrier électronique et avant la liste!); de qualité du travail, oui; je le crois, je l'espère, pour toutes les raisons susdites, et parce que le degré d'exigence revient moins cher; gain de rendement? hum.

Marginal pour moi. Le temps du presse-citron, qui est tout de même l'essentiel de notre métier, me paraît incompressible.

En espérant ne désespérer personne! (Antidote: j'envie tout de même les jeunes confrères. Ayant tâté des outils d'aujourd'hui, pas sûr que je me lancerais dans le métier s'il fallait reprendre ceux d'hier.)

Amitiés à tous,

Rose-Marie

PS. J'oubliais : productivité décuplée quand l'original est enthousiasmant. Et ce détail aussi entre en ligne de compte. (Je tiens d'ailleurs de source sûre, bien que ne l'ayant pas expérimenté moi-même, que l'effet inverse existe : v.o. dépourvue de tout intérêt, triple galop!)

— Luc Carissimo 05/04/09 11h35

Je ne crois pas que ma productivité se soit tellement envolée depuis (en ce qui concerne les romans de SF, en tout cas, ça ne change pas grand chose, il n'y a pas tellement besoin de faire des recherches... le problème a été différent quand j'ai eu à traduire un essai adapté d'une thèse universitaire : avant Internet, j'aurais vraiment dû ramer côté références bibliographiques – trouver les titres français des dizaines d'ouvrages cités [quand ils avaient été traduits] et même parfois les commander sur Amazon pour en extraire les citations –, consultation d'extraits musicaux – vive l'iTunes Store! –, etc.), je dirais entre 5 et 10 %, en étant généreux. Et à l'époque de la machine à écrire (je n'ai jamais eu que des machines électriques, à barres, puis à sphère et enfin à marguerite – avec possibilité de correction automatique portant sur la dernière ligne tapée... un rêve, à l'époque) je ne faisais pas de premier jet manuscrit, je tapais directement à la machine – à part pour ma première traduction, ce qui m'avait donné deux fois plus de boulot et que j'avais aussitôt décidé de ne plus jamais recommencer! Je ne tapais pas non plus de doubles avec carbones, juste un exemplaire et, avant d'aller porter ma trado à l'éditeur, je passais dans une boutique spécialisée faire des photocopies (au Quartier latin, on en trouvait plein qui pratiquaient des tarifs relativement raisonnables... il y a certains avantages à habiter Paris).

Question subsidiaire : en quelle année vous êtes vous informatisés ?

En 1990... une machine d'occasion pour 5000 F, imprimante à aiguilles comprise, on pouvait donc s'équiper pour moins cher que tu ne l'as dit (même en Macintosh!). Mes deux machines suivantes ont aussi été des occasions, pour à peu près le même prix, mais elles avaient des disques durs, celles-là, contrairement à la première qui ne disposait que d'un lecteur de disquettes interne de 400 Ko (l'OS + le traitement de texte tenaient aisément sur une seule disquette de 400 Ko!), plus un lecteur externe de 800 Ko...

— Erika Abrams 05/04/2009 13h28

Pour des textes exigeants (littérature, philosophie), il n'y a aucune augmentation de productivité (début en 1981, informatisation en 1995 sans passer par la machine à écrire électrique et le traitement de texte), je regrette parfois ma machine à écrire mécanique avec laquelle il était beaucoup plus facile de mettre le point final.

Ndlr : Cette question a déjà été abordée... au siècle passé dans le cadre des Quatrièmes Assises (1987). Le sujet de la table ronde ATLF de cette année-là était en effet : « L'informatique : un nouvel outil pour les traducteurs littéraires ».

GAI SAVOIR, GAI TRADUIRE

On trouve tout sur notre liste de diffusion.

Ses détracteurs lui reprocheront beaucoup de bavardage (c'est vrai) ; des répétitions (c'est juste) et un gros paquet de « HS » – hors sujet – (ce qui est indubitable), et sa propension aux plaisanteries vaseuses (on ne donnera pas de noms) : quatre péchés (mignons ?) dont ses inconditionnels usagers s'accrochent ou se délectent.

Car la liste est un indispensable réservoir de richesses : où trouver ailleurs, et presque instantanément, LA citation, LA référence ? Qui va nous souffler le terme de botanique, de navigation, d'équitation, de mécanique ? Qui a sur les rayons de sa bibliothèque LE bouquin qui, justement, nous manque ? Qui va compatir, renseigner, reconforter lors de nos démêlés avec les éditeurs, les auteurs ou les textes qui font de la résistance ? Soigner nos coups de cafard ? Transmettre une proposition de travail ?

La liste est aussi le lieu de discussions où tout à coup on parle de ce qui nous tient le plus à cœur. Étant donné un texte, d'où vient-il, qu'est-ce qui constitue son étrangeté irréductible, comment le faire passer, étant donné que l'histoire de chacun de nous, sa sensibilité, sa voix sont elles aussi uniques ?

La discussion qui suit, impromptue et gratuite (personne n'ayant demandé de traduire ce petit poème), a eu lieu en décembre dernier.

Elle est livrée « brute de décoffrage » : nous sommes « entre nous », nous parlons boulot mais aussi café, cuisine, éthique... le lieu n'est ni au cloisonnement, ni à la rigidité. Il est plutôt à l'amitié et au jeu. C'est un lieu du gai savoir et du gai traduire.

Dans le cas qui nous occupe, sommes-nous parvenus à une solution au problème posé par Khaled : comment traduire un poème « écrit en anglais par un enfant africain », avec tout ce que cela suppose de difficultés – réinventer un métissage des langues, éviter le « parler petit nègre », et j'en passe ?

Le lecteur jugera, mais il s'apercevra, comme nous, que le dénouement n'est pas celui qu'on pouvait attendre. Car un problème peut cacher une énigme, et une énigme peut rester sans solution, même sur notre liste...

Khaled Osman (message noté HS)

Alors, voilà, je suis tombé sur ce poème (que certains connaissent peut-être déjà). C'est un poème qui a été écrit par un enfant africain et que les Nations Unies (peut-être l'Unicef?) ont élu meilleur poème de l'année 2006. Je ne pouvais résister au plaisir de vous le faire partager:

When I born, I black.
 When I grow up, I black.
 When I go in sun, I black.
 When I scared, I black.
 When I sick, I black.
 And when I die, I still black.

And you white people.
 When you born, you pink.
 When you grow up, you white.
 When you go in sun, you red.
 When you cold, you blue.
 When you scared, you yellow.
 When you sick, you green
 And when you die, you grey...

And you calling me colored ??

Seulement, je me devais, selon l'usage, de fournir une traduction pour les non anglicistes de la liste.

Et c'est là que les ennuis ont commencé... Ce qui était en apparence facile se révèle poser énormément de difficultés de traduction.

J'ai fait trois essais successifs que je vous livre honteusement, avec un ou deux commentaires...

Essai de traduction 1:

Quand moi être né, moi être noir.
 Quand moi grandir, moi être noir.
 Quand moi aller au soleil, moi être noir.
 Quand moi avoir peur, moi être noir.
 Quand moi être malade, moi être noir.
 Et quand moi mourir, moi être toujours noir.

Quant à toi, l'homme blanc :
 Quand toi naître, toi être rose.

Quand toi grandir, toi être blanc.
 Quand toi aller au soleil, toi être rouge.
 Quand toi avoir peur, toi être jaune.
 Quand toi être malade, toi être vert.
 Et quand toi mourir, toi être gris.

Et après ça, toi me traiter d'homme de couleur ?

Essai de traduction 2:

Quand j'nais, j'suis noir.
 Quand j'grandis, j'suis noir.
 Quand j'vais au soleil, j'suis noir.
 Quand j'ai peur, j'suis noir.
 Quand j'suis malade, j'suis noir.
 Et quand j'meurs, j'suis toujours noir.

Quant à toi, l'homme blanc :
 Quand tu nais, t'es rose.
 Quand tu grandis, t'es blanc.
 Quand tu vas au soleil, t'es rouge.
 Quand t'as peur, t'es jaune.
 Quand t'es malade, t'es vert.
 Et quand tu meurs, t'es gris.

Et après ça, tu m'traites d'homme de couleur ?

Essai de traduction 3:

Quand j'naître, j'être noir.
 Quand j'grandir, j'être noir.
 Quand j'aller au soleil, j'être noir.
 Quand j'avoir peur, j'être noir.
 Quand j'être malade, j'être noir.
 Et quand j'mourir, j'être toujours noir.

Quant à toi, l'homme blanc :
 Quand t'naître, t'être rose.
 Quand t'grandir, t'être blanc.
 Quand t'aller au soleil, t'être rouge.
 Quand t'avoir peur, t'être jaune.
 Quand t'être malade, t'être vert.
 Et quand t'mourir, t'être gris.

Et après ça, t'me traiter d'homme de couleur ?

Le choix de la tournure "moi être" est censé rendre les phrases nominales dont use l'original, sans doute parce que l'auteur est un enfant, mais peut-être aussi parce qu'il s'agit d'un anglais d'Afrique inspiré de langues locales où le verbe être est omis (comme dans beaucoup de langues de tous horizons d'ailleurs). Or en français, l'omission pure et simple du verbe ne passe pas, ou en tout cas moins bien qu'en anglais, d'où le "moi être".

C'est cependant une tournure désagréablement connotée, une sorte de "p'tit nègre" dont la version caricaturale extrême serait le "moi y en a vouloir", qui évoque de mauvais souvenirs. À écarter donc.

Ici la forme parlée rudimentaire est rendue seulement par l'élision des pronoms ("j'suis", "t'es"). Le discours passe plus naturellement que dans la version 1 et il n'y a plus l'inconvénient du "p'tit nègre", en revanche, on a perdu l'effet frappant produit par l'omission du verbe. Mieux, donc, mais quand même insatisfaisant. À la fois élision des pronoms et utilisation d'une conjugaison fautive à l'infinitif pour transposer l'effet produit par l'omission des verbes dans l'original.

Ce pourrait être une sorte de "créole" qui approche davantage le niveau de langue de l'original. C'est pour l'instant, cette version-là que je retiendrais.

Peut-être pas si HS que ça, finalement...

Amitiés
Khaled

Valérie Le Plouhinec

Bonjour Khaled,
Amusant, et sacrément difficile en effet! Voici une proposition mal réveillée et pré-café (mais c'est parfois le mieux, n'est-ce pas? Spontanéité! Esprit neuf et frais!) dans laquelle je suis partie sur l'idée que puisque nous som-

mes dans un poème, c'est surtout le rythme qui compte. Dans ce contexte, et dans mon brouillard matinal, il me semble que l'élision du verbe peut passer... Ce qui donne ceci, en espérant que ça ressemble plus à une sorte de parler vaguement créole qu'à Tintin au Congo!

Sur ce, vais peut-être retourner me coucher.

Quand moi né, moi noir.
Quand moi grandi, moi noir.
Quand moi va au soleil, moi noir.
Quand moi peur, moi noir.
Et quand moi mort, moi toujours noir.

Et vous les Blancs.
Quand vous nés, vous roses.
Quand vous grandi, vous blancs.
Quand vous allez au soleil, vous rouges
Quand vous froid, vous bleus
Quand vous peur, vous jaunes
Quand vous malades, vous verts
Et quand vous morts, vous gris.

Et c'est moi que vous traitez d'homme de couleur ?

Sidigi (Simone)

Traduction numéro 1 – sans hésitation.

Sauf dernier vers, où je préférerais supprimer le « d' » :

« Et après ça, toi m'appeler homme de couleur ? »

Khaled Osman

Pas mal, Valérie, eh bien, qu'est-ce que ce sera quand tu auras pris ton café!;-) Effectivement, ça fait une version 4 possible. Je modifierais juste légèrement les vers 2 et 3 ainsi :

Quand moi plus grand, moi noir.
Quand moi aller au soleil, moi noir.

Amitiés
Khaled

Rose-Marie Vassallo

Salut, vous autres,
Eh mais, Khaled, c'est du boulot, ça ; tu crois qu'on en manque ?
Cela dit, en étendant le linge et en épluchant les oignons, j'étais arrivée à une version... absolument jumelle de la tienne, Valérie.

Sauf...

« Quand vous allez au soleil, vous rouges »

Trop construit. Peut-être :

« Quand vous prendre soleil... ? » (hum...)

Et aussi :

« Et c'est moi que vous traitez d'homme de couleur ? »

Pas assez condensé itou. A remettre à tourner !
D'ailleurs, j'y retourne (sinon, pas de tarte aux oignons roses de Roscoff ce midi, alors que je l'ai promise urbi et orbi).

Amitiés à tous,
Rose-Marie

PS : Tes versions à toi, Khaled, ne sont pas pour autant à jeter aux orties :) ! Sans doute à polir et re-polir, en revanche. (Chaque fois qu'on reprend une version de ce genre de travail, quelle que soit l'option, on découvre de menues incohérences, alors que, finalement, la crédibilité tient avant tout à la cohérence du produit fini.)

Me suis beaucoup battue, pas mal de fois, avec cette énorme difficulté et l'écueil du « Y'a bon,

Banania ». Ma conclusion (provisoire et non dogmatique) est qu'il faut aller vers le plus simple, la langue à réinventer n'étant pas une langue déformée, mais le produit de la rencontre de deux langues (une langue métissée, autrement dit, mais le métissage est devenu tellement tarte à la crème), et une langue qui tienne debout toute seule. L'omission délibérée du verbe "être", que ce soit à l'infinitif ou conjugué, me paraît plausible et même belle, d'autant qu'un certain nombre de langues en font volontiers l'économie. (Le latin lui-même, n'est-ce pas...)

Et puis lire ou relire *Sozaboy* (entre autres).

Khaled Osman

Rose-Marie a écrit :

« Eh mais, Khaled, c'est du boulot, ça ; tu crois qu'on en manque ? »

– m'enfin y a pas de raison que je sois le seul à perdre mon temps !

et : « Tes versions à toi, Khaled, ne sont pas pour autant à jeter aux orties :) ! »

– ouf je viens de sauver ma part de tarte aux oignons roses de Roscoff... (si c'est pas exotique, ça !)

Signé : Khaled « moi y en a vouloir tarte à Rose-Marie » Osman

Rose-Marie Vassallo

Khaled « moi y en a vouloir tarte à Rose-Marie » Osman,
tant que toi et d'autres me ferez rire aux larmes comme ça, pas grand danger que je quitte la liste (même s'il m'est arrivé d'en avoir envie, na!).

Mieux que les larmes aux oignons, même roses.

Amitiés,
Rose-Marie

PS : Difficile à apporter à une AG, une tarte aux oignons... Aline a trouvé un meilleur, bien meilleur créneau !

Evelyne Diharce

Bonjour à tous,
Une idée, pas respectueuse :

Quand moi bébé, moi noir
Quand moi enfant, moi noir
Quand moi grand, moi noir

Et ainsi de suite,

Évelyne, pressée comme toujours...

Valérie Le Plouhinec

Rose-Marie a écrit : « Cela dit, en étendant le linge et en épluchant les oignons, j'étais arrivée à une version... absolument jumelle de la tienne, Valérie. »

– Voilà qui me fait rosir comme un oignon de Roscoff.

Elle écrit aussi : « Sauf... : “Quand vous allez au soleil, vous rouges” »

– Tu as raison ! Je n'étais pas trop satisfaite de cette phrase, ni de celle où il grandit (mais sans café c'était au-dessus de mes forces d'aller plus loin...) Et ce sont les deux sur lesquelles vous avez tiqué, comme quoi tout concorde, c'est magnifique.

Et aussi :

« “Et c'est moi que vous traitez d'homme de couleur ? » Pas assez condensé itou. À remettre à tourner ! »

Proposition :

« Et c'est moi l'homme de couleur ? »

Denis Griesmar

Personnellement, je ne partirais pas du tout dans cette direction...

Ni élisions, ni "petit nègre".

Il s'agit de trouver un ton, un souffle.

Lire d'abord la *Prière aux masques*, de Senghor, et le *Speak white*, de Michèle Lalonde...

Dominique Hollier

Rose-Marie Vassallo a écrit :

« Me suis beaucoup battue, pas mal de fois, avec cette énorme

difficulté et l'écueil du “Y'a bon, Banania” (...)

Avec Blandine Péliissier nous avons traduit toute une (magnifique) pièce de Zinnie Harris qui s'appelle *Plus Loin que Loin*, où il fallait comme ça inventer une langue qui ne fasse pas patois, qui ne rende pas les personnages simples, qui ne soit pas non plus un vrai créole etc. On s'est bien amusées.

Je peux l'envoyer à qui veut.

A bientôt

Amitiés

Dom

Dominique Hollier

Je pondu ça ce matin avant le thé;-), puis je l'oublié dans la boîte à brouillons...

Quand je nais, suis noir

Quand j'grandis, suis noir

Quand le soleil, suis noir

Quand la peur, suis noir

Quand malade, suis noir

Et quand la mort, suis toujours noir

Puis vous les Blancs,

Quand z'êtes nés, z'êtes roses

Quand grandis, z'êtes blancs

Quand le soleil, z'êtes rouges

Quand le froid, z'êtes bleus

Quand la peur, z'êtes jaunes
 Quand malades, z'êtes verts
 Quand la mort, z'êtes gris

Et c'est moi l'homme de couleur ?

Dominique Hollier

Sophie Guyon

Ah ! Khaled,
 en lisant ton message et ceux qui ont suivi, je
 me disais que ce poème ne m'étais pas
 inconnu, et pour cause, il est de Senghor :

Cher frère blanc,
 Quand je suis né, j'étais noir,
 Quand j'ai grandi, j'étais noir,
 Quand je suis au soleil, je suis noir,
 Quand je suis malade, je suis noir,
 Quand je mourrai, je serai noir.

Tandis que toi, homme blanc,
 Quand tu es né, tu étais rose,
 Quand tu as grandi, tu étais blanc,
 Quand tu vas au soleil, tu es rouge,
 Quand tu as froid, tu es bleu,
 Quand tu as peur, tu es vert,
 Quand tu es malade, tu es jaune,
 Quand tu mourras, tu seras gris.

Alors, de nous deux,
 Qui est l'homme de couleur ?

Peut-être cet enfant l'a-t-il réécrit à sa manière
 et c'est cela qui le rend touchant ?

Sophie

Khaled Osman

Bien vu Sophie... même si c'est « réécrit », c'est
 quand même furieusement ressemblant.
 Dommage, j'aimais bien l'idée du petit garçon

africain...

En tout cas, les Nations Unies réunies y ont
 cru :-(

Amitiés

Khaled

Valérie Le Plouhinec

En somme c'est un beau cas de double traduc-
 tion : Senghor écrit son poème dans un français
 parfait, quelqu'un le traduit en anglais « p'tit
 nègre », et plaf, nous voilà tous à nous prendre
 le chou pour rendre l'oralité sans froisser per-
 sonne... On dirait un peu une caméra cachée
 pour traducteurs !

(Je le note pour la prochaine fois : penser à tou-
 jours boire son café AVANT de répondre à la
 liste : maintenant que je suis réveillée ça me
 revient que je le connaissais aussi, ce poème...)
 En tout cas merci Khaled pour cette amusante
 récréation !

Valérie

Françoise Brodsky

Khaled Osman a écrit :

« En tout cas, les Nations Unies réunies y ont
 cru : -(»

Je crains que même cela, ce ne soit une
 « légende urbaine ».

Amitiés,
 Françoise

Yoann Gentric

Passionnant, en effet. J'ai pour ma part un peu
 cherché à voir si la chose était recensée quel-
 que part comme une légende urbaine, et n'ai
 rien trouvé, soit que j'aie mal cherché, soit que

la dimension bilingu(istiqu)e et biculturelle du plagiat le rende plus difficile à repérer - il fallait bien un traducteur pour ça.

Le poème du petit génie est cité sur des pages du monde entier de façon plus ou moins militante, souvent sur des blogs de jeunes gens, mais le comble, c'est qu'on le trouve en page d'accueil d'un site en français intitulé « Frantz Fanon International » : pour des militants noirs français, ne pas reconnaître Senghor, c'est gênant. Sans parler du lien de Khaled où le poème est cité d'après une anthologie anglaise publiée.

Mais il reste un hic : je n'ai trouvé nulle part, non plus, de référence bibliographique précise pour le poème de Senghor. Le site indiqué par Sophie G., qui vient dans les premiers résultats sur Gogole, comporte certes une jolie mise en page fleurie et un fond musical... charmant, mais de référence, point. Quelqu'un aurait-il ça, je n'arrive pas à remettre la main sur mes *Œuvres poétiques* de LSS ?

Rose-Marie Vassallo

Merci, Yoann, d'avoir mené cette recherche (voulais le faire, mais aubergiste débordée). Car si le petit jeu des traductions multiples était captivant, en effet, la suite de l'histoire — la source oubliée, inconnue, ignorée, perdue ? — laisse un petit goût d'amère perplexité.

Valérie Le Plouhinec

Ce serait encore plus drôle si le poème n'était PAS DU TOUT de Senghor, et si c'était ça la vraie légende urbaine !

Valérie

Hélène Colombeau

Je viens de me replonger avec plaisir dans l'œuvre poétique de L.S.Senghor, et aucune trace de ce poème, comme je m'en doutais. Je trouve que ça ne ressemble pas du tout à du Senghor. Ses textes sont plus complexes, plus fins aussi. Après, il en est peut-être l'auteur quand même, sans que le texte ait été publié dans l'œuvre poétique. En tout cas, je connaissais ce petit texte comme blague anti-raciste, mais ne l'avais jamais vu attribué à Senghor. Le mystère demeure...

Hélène C.

"UN MOT APRÈS L'AUTRE"

*Le texte qui suit est extrait de Dreamers (Rêveurs),
une pièce dont la compagnie toulousaine Tabula Rasa a passé
commande au dramaturge australien Daniel Keene.
Une scène où il est question de passage d'une langue à l'autre,
de perte et de nostalgie...*

13. Histoires

Nuit.

L'appartement d'Anne.

Majid, en bras de chemise, est assis dans le fauteuil, la lampe de lecture allumée.

Anne, en chemise de nuit, est assise sur le lit, calée sur ses oreillers.

Tout le reste est plongé dans l'ombre.

Majid lit le passage d'un livre.

- Majid "Quand Hakim retourna dans son village très tard cette nuit-là, la maison de sa famille était déserte. Il regarda dans toutes les pièces et jusque dans la cour, mais sa mère, son père et ses trois petites sœurs avaient disparu. Rien ne bougeait dans la maison que le pinson apprivoisé de son père sautillant sur le plancher de sa cage dans l'obscurité de la cuisine. Hakim alluma toutes les lampes et fit lentement le tour de la maison, visitant de nouveau chacune des pièces. Tout semblait pareil à d'habitude. Les lits étaient faits, les sols balayés, les tasses et les assiettes étaient à leur place sur les étagères. Rien n'avait changé depuis la dernière fois où il s'était trouvé dans la maison de sa famille, mais en s'y trouvant aujourd'hui, Hakim comprit que rien n'était plus pareil."

Pause.

- Anne Pourquoi tu t'es arrêté?

- Majid Juste un moment, avant le dernier chapitre. Une petite pause avant la fin rendra le dénouement plus doux.

Pause.

J'ai si souvent lu cette histoire quand j'étais plus jeune. C'est une histoire qui parle de mon pays, de gens en qui je reconnais... mon peuple.

C'était une de mes histoires préférées. Mais bien sûr à l'époque je la lisais dans ma propre langue. C'est étrange de la lire dans une autre.

Pause.

C'est drôle, mais je peux vraiment imaginer l'histoire changer, lentement, d'une langue à l'autre, un mot après l'autre, comme des milliers de feuilles sur un arbre immense, changeant de couleur au fil des saisons. Et aujourd'hui je me demande... est-ce que c'est la même histoire? On y retrouve les mêmes gens, les mêmes situations, le même dénouement... mais on ne dirait plus la même histoire. Je veux dire, je pense que quelque chose a changé, au-delà de la langue dans laquelle elle a été écrite.

— Anne Qu'est-ce qui a changé?

— Majid Je ne sais pas. Mais quelque chose a changé.

Pause.

Peut-être que je suis pareil à cette histoire.

— Anne En quoi es-tu pareil?

Pause.

— Majid Je ne parle presque plus jamais ma langue. Quand je prie, bien sûr, et quand je parle tout seul... parfois je parle tout seul... alors je parle ma propre langue. C'est devenu quelque chose rien qu'entre Dieu et moi. Et entre Dieu et moi il ne peut rien y avoir que la vérité. Mais quand je parle dans ta langue... est-ce que je dis vraiment ce que je cherche à dire? Je ne pense pas que je mente, mais il y a quelque chose dont je ne suis pas sûr...

Il referme délicatement le livre.

Peut-être que quand je referme les pages de ce livre, l'histoire parle toute seule, l'histoire se raconte à nouveau dans sa langue d'autrefois.

— Anne De quoi n'es-tu pas sûr?

— Majid Qui je suis.

Pause.

Parfois quand je m'entends parler ta langue, je me demande qui je suis devenu. Je ne me reconnais pas.

Traduction Séverine Magois

Le spectacle sera créé en octobre 2010 au Théâtre National de Toulouse dans une mise en scène de Sébastien Bournac.

Nous reproduisons cet extrait avec l'aimable autorisation de l'auteur et de la traductrice.

Pour la troisième année consécutive, *Le Monde* et la Villa Gillet organisaient à Lyon les Assises internationales du roman. Du 25 au 31 mai 2009, lectures, entretiens, cafés littéraires, tables rondes et autres rendez-vous se sont enchaînés aux Subsistances, magnifique réunion d'un couvent du XVII^e siècle et de bâtiments militaires du XIX^e, aujourd'hui dédiés au spectacle vivant.

En 2008, Martine Silber avait animé une table ronde sur la circulation internationale des œuvres : face à l'importance de la littérature anglo-saxonne, comment faire une place aux langues autres que l'anglais ?

Cette année, avec Serge Buntmann, elle s'est intéressée à la question de la retraduction, en compagnie de Julia Escobar, Bernard Hœpffner, Elena Lozinsky et Jean-Paul Manganaro. L'occasion aussi de rendre hommage aux traducteurs, sans qui ces Assises internationales n'auraient pas lieu d'être.

— Il revient à **Jean-Paul Manganaro** de rappeler en guise d'introduction la fragilité « tautologiquement nécessaire » de la traduction face à l'immuabilité et l'incorruptibilité du texte d'origine. Et de poser la question : y a-t-il une arrogance de la retraduction ? Retraduit-on pour « faire mieux » ? Les expressions bien connues de *traduttore, traditore* et de « belles infidèles » témoignent du fantasme de traduire en justice le traducteur qui ne serait pas dans la justesse. Mais peut-on jamais parler de justesse quand la traduction est l'éternelle quête d'un secret qui s'esquive au moment même où on le perce, l'inlassable tentative de saisir d'un seul regard, d'un seul mot, d'une seule expression ce qui se dérobe aussitôt qu'il est révélé ?

Jean-Paul Manganaro a notamment retraduit *Le Guépard* de Giuseppe Tomasi di Lampedusa. La première traduction, en 1959, signée Fanette Pézard, laissait un sentiment d'inaccompli, essentiellement lié à des raisons historiques : la publication italienne, en 1958, avait été réalisée dans l'urgence, juste après la mort de l'auteur, sans le recul nécessaire. Il avait fallu

dix ans pour que paraisse une nouvelle édition corrigée et plus conforme aux intentions de Tomasi di Lampedusa. Entre-temps, Visconti avait en outre marqué de son sceau propre le roman : dans l'adaptation cinématographique pour laquelle il remporte la Palme d'or au festival de Cannes en 1963, il accorde aux personnages de Tancredi et Angelica une importance presque égale à celle de Don Fabrizio et opère un certain lissage stylistique. Il s'agissait donc pour Jean-Paul Manganaro, au-delà du rétablissement du texte lié à la seconde édition italienne, d'effacer ce lissage et de faire entendre à cinquante ans de distance la langue rugueuse et baroque de Tomasi di Lampedusa.

— Elena Lozinsky, pour qui toute retraduction est une relecture collective du livre traduit, a entrepris de retraduire Proust en russe. Il s'agissait d'une initiative personnelle, mais le premier volume (Combray) a aussitôt trouvé un éditeur, malgré l'existence de deux traductions, l'une datant des années 1930, l'autre des années 1970-80. La nécessité de la retraduction tenait non seulement à la parution en 1987-89 d'une seconde édition française de *La Recherche* dans la Pléiade, version corrigée enrichie de variantes des passages essentiels, mais aussi aux insuffisances des deux traductions russes. La première n'était pas sans qualités, mais calquait la structure de la phrase proustienne, rendant le texte russe opaque. Elle avait en outre été interrompue pour des raisons idéologiques, Proust se voyant estampillé « écrivain bourgeois » dans les années 1940. La seconde traduction, complète, marquait toutefois une sorte de retour en arrière puisqu'elle était pleine de « fausse littéralité » et présentait une atmosphère conventionnelle et russifiée. La traduction du septième volume avait en outre été confiée à un traducteur différent des six premiers. Il était temps d'offrir aux lecteurs russes une traduction par le même traducteur à partir d'un texte fiable. D'autant que dans la première traduction, l'*incipit* du livre donnait littéralement : « Depuis longtemps je me suis mis à me coucher de bonne heure », et dans la seconde : « Depuis longtemps j'ai pris l'habitude de me coucher de bonne heure ». Dans les deux cas, ce « depuis longtemps » augurait mal de la suite. Elena Lozinsky s'est donné pour règle d'avancer lentement et d'examiner tous les écrits de Proust. Ces deux règles ne se sont imposées qu'après un premier jet insatisfaisant, car le sens de l'œuvre lui échappait : il est alors apparu à la traductrice qu'elle devait élaborer une nouvelle perspective sur le roman en resituant *La Recherche* dans son époque, entre deux siècles. Il se trouve qu'Elena Lozinsky avait l'avantage d'avoir travaillé sur une partie considérable de l'intertexte proustien en traduisant Baudelaire, Mallarmé, Rostand et bien d'autres. Elle s'est aussi appuyée sur la littérature russe, notamment sur les écrits en prose des poètes post-symbolistes et les écrits de jeunesse de Pasternak, sans pour autant bien sûr en décalquer l'écriture. La difficulté technique majeure tenait à la syntaxe : le russe a tendance à la coordination plus qu'à la subordination, sans compter que les pronoms français « qui » et « que » sont bien plus courts que les pronoms russes correspondants, qui alourdissent considérablement la phrase. Il a donc fallu

faire subir à la phrase proustienne une transformation syntaxique pour la rendre russe sans perdre la tonalité proustienne.

Pour Elena Lozinsky, il était essentiel de rendre la lecture de Proust utile aujourd'hui puisque *La Recherche* est à ses yeux un livre qui explique la vie à chaque lecteur : Proust, dernier écrivain didactique de la littérature française, écrivant non pour s'exprimer mais pour être lu et compris. Or, Serge Buntman témoigne que les traductions précédentes n'en faisaient qu'un gros pavé lu sans plaisir par les seuls étudiants contraints de le faire.

— **Bernard Hœpffner** commence son intervention, « Recouvrer la corporalité », par rappeler que « plus un texte est traduit, plus il existe ». Il faut imaginer une équivalence entre lecture et traduction en pensant aux « fous littéraires » qui fascinaient Queneau, ces auteurs publiés mais jamais lus par un seul lecteur. Le plus souvent, Bernard Hœpffner dit n'avoir pas lu les traductions des textes qu'il a retraduits, sinon une fois son propre travail achevé. Mais il profite de cette table ronde pour dire publiquement son regret que les éditions Gallimard aient décidé, maintenant que la nouvelle traduction d'*Ulysse* paraît en poche, de ne plus publier l'ancienne, d'Auguste Morel. Il évoque également l'absurdité de la publication dans la Pléiade des traductions de Dickens datant du XIX^e siècle et un peu remises au goût du jour. La traduction n'est pas une brosse à reluire ni à relire mais à relier. Il revient sur le fameux « I would prefer not to » du *Bartleby* de Melville, initialement traduit par un « Je préférerais ne pas » gravé dans le marbre par les analyses de Deleuze. Parce que « I would prefer not to » est une formule courante en anglais, loin du dérèglement du langage qu'elle est censée illustrer pour Deleuze, Bernard Hœpffner l'a traduit par « J'aimerais mieux pas ». Et à ceux qui disent le « Je préférerais ne pas » intouchable, il répond qu'il traduit Melville et pas Deleuze. Retraduisant Mark Twain, c'est surtout l'oralité de la langue, passée à la trappe dans les précédentes traductions des *Aventures de Huckleberry Finn* et des *Aventures de Tom Sawyer*, qu'il s'est attaché à restituer.

Il rappelle la phrase d'Ezra Pound, « chaque génération devrait retraduire ses classiques » et propose une métaphore lumineuse pour comprendre le processus à l'œuvre dans l'impératif de retraduction : imaginons un faussaire talentueux commettant un faux Rembrandt parfait à la fin du XIX^e siècle. Le faux est accroché dans un musée. Trente ans plus tard, les visiteurs commencent à lui trouver quelque chose de bizarre. Ceux d'aujourd'hui passant devant se disent : « Tiens, un préraphaélite », et voilà le faux révélé, qui n'était que la perception qu'avait une époque antérieure de l'œuvre du maître.

— **Julia Escobar** avait préparé son intervention, « Retraduire, c'est traduire à travers le temps », en espagnol : elle va pourtant la lire en français...

Elle invoque George Steiner, pour qui l'écrivain écrit à travers le temps, et la définition de la littérature comme lente digestion selon Paul Valéry, avant de poser que si l'on sait pourquoi on traduit, reste la question du

« quoi traduire » : ce sont les politiques culturelles et l'industrie de la culture (avec tous les acteurs de la chaîne du livre) qui déterminent la réponse. On retraduit les classiques (ces livres toujours absolument modernes, pour paraphraser Rimbaud) parce que la langue du traducteur et du lecteur, étant vivante, change, et que chaque époque a son propre style de traduction. Reste que la réputation du traducteur peut rendre intouchable une traduction. Sans parler de l'attachement sentimental des lecteurs au texte tel qu'ils l'ont découvert : un lecteur qui tombe amoureux d'un poème traduit, par exemple, ne voudra pas qu'on y touche, que la traduction soit bonne ou mauvaise, puisque c'est ce texte-là qu'il a connu et aimé. De fait, des traductions médiocres ont tout de même le mérite d'avoir fait passer des textes dans le patrimoine universel. Ainsi, la traduction canonique de Shakespeare en espagnol laisse à désirer, mais pour ceux qui la connaissent par cœur, c'est Shakespeare, et pour toujours. Rimbaud, en revanche, a fait l'objet d'un très grand nombre de traductions espagnoles dont aucune n'est canonique, sauf pour quelques vers. Ainsi « il faut être absolument moderne » est-il toujours traduit littéralement par « hay que ser absolutamente moderno ». Or il se trouve que ce *absolutamente* n'a justement pas le caractère d'absolu de l'adverbe français. Julia Escobar a donc choisi de retraduire ce vers par « hay que ser totalmente moderno ». Elle cite une seconde expérience de retraduction concernant Colette, qui a connu une large réception en Espagne : la traduction des œuvres complètes, signée E. Piñas (un nom choisi par les éditeurs pour masquer un collectif de traducteurs), manquait de plasticité et de richesse lexicale. Julia Escobar prend l'exemple du mot « consommé » : il se trouve que *consumado* existait en espagnol, notamment employé par une autrice de la fin du XIX^{ème} siècle – visiblement pas lue par les traducteurs de Colette qui traitent le mot français comme sans équivalent espagnol. Idem pour le mot « mamelon », toujours traduit par « montagne », « colline » ou « mont ».

— Julia Escobar termine par une anecdote qui, pour faire rire le public, résonne néanmoins assez sinistrement dans le contexte de l'enquête du CEATL... À l'occasion de la remise du Prix Cervantes, le roi reçoit au palais royal de Madrid la crème du monde intellectuel espagnol. Voilà qu'un écrivain déclare à un confrère avec pétulance : « Décidément, cette fête n'est plus ce qu'elle était, regarde, il n'y a personne, que des éditeurs ». Peu après, c'est au tour d'un éditeur de déclarer à un confrère avec fougue : « Décidément, cette fête n'est plus ce qu'elle était, regarde, il n'y a personne, que des traducteurs ». C'est enfin un traducteur qu'elle entend s'exclamer à l'intention d'un confrère : « Décidément, cette fête n'est plus ce qu'elle était, regarde, il n'y a personne, que des serveurs ».

LE MASTER ET APRÈS ? (II)

VÉRA SAMARKAND

Le précédent numéro de *TransLittérature* esquissait un état des lieux de l'insertion professionnelle des jeunes traducteurs en interrogeant le parcours du master pro de traduction littéraire de Charles V (promotion 2005-2006). Restait à savoir si le tableau ainsi dressé pouvait prétendre à une certaine représentativité, au regard de l'expérience de jeunes traducteurs issus d'autres formations ou d'autres promotions du même master.

Notons d'emblée que la notion de « jeune traducteur » n'a rien à voir avec l'âge, même si l'on observe un rajeunissement de l'entrée dans la profession, lié sans doute au fait que les masters pro s'inscrivent souvent dans la continuité d'un deuxième cycle universitaire. Mais avoir eu une vie avant la traduction n'empêche pas une vie après la reconversion...

Notons aussi que certains masters sont eux-mêmes trop jeunes (deux ou trois ans, comme à Angers et Lyon 2 par exemple) pour que le parcours de leurs anciens étudiants puisse être totalement révélateur.

Notons enfin que si le traducteur « confirmé » (faute d'une expression plus heureuse pour désigner l'ancrage dans la profession) parle volontiers de son métier et de ses conditions de travail, le jeune traducteur fait quant à lui preuve d'une réserve qui, pour être tout à l'honneur de sa modestie, nous empêche toutefois de prendre la mesure de la « pénétrabilité » de la profession. Encore que la difficulté à recueillir des témoignages soit sans doute révélatrice de celle des jeunes diplômés à s'intégrer professionnellement et à se revendiquer traducteur : peu auront envie de se manifester pour dire simplement qu'ils n'ont rien décroché ou qu'ils acceptent par nécessité des traductions sous-payées ou sans contrat digne de ce nom. Certains l'ont tout de même fait, qu'ils en soient remerciés.

- Avant de rendre compte de l'essentiel des témoignages recueillis, provenant dans une écrasante majorité de promotions récentes du master de Charles V, voici deux courts portraits d'étudiants issus de masters de province – deux portraits encourageants qui, sans masquer les difficultés de l'intégration professionnelle, peuvent donner des pistes aux nouveaux arrivants.

- Une germaniste de formation (elle est d'ailleurs la seule non-angliciste de cette enquête), diplômée du master pro de Strasbourg (promotion 2007) où la recherche du stage de fin d'études incombe aux étudiants, en a trouvé un chez un éditeur marseillais. Elle était responsable du travail éditorial sur une tétralogie allemande dont le premier tome est sorti pendant son stage; s'ensuivirent trois mois d'embauche pour poursuivre ce travail (« révision » de la traduction, établissement des notes et de l'appareil critique). Elle fait depuis pour cette même maison de petites traductions ponctuelles. Après quelques mois en Allemagne, elle participe au programme Georges-Arthur Goldschmidt proposé par le BIEF (Bureau international de l'édition française) en partenariat avec l'OFAJ (Office franco-allemand pour la jeunesse) et la Foire du livre de Francfort : cet échange qui se déroule chaque année sur trois mois (janvier-mars) permet à dix jeunes traducteurs, cinq français et cinq allemands, de participer à des rencontres avec des éditeurs ainsi qu'à des ateliers de traduction, l'un à Berlin, l'autre à Arles – les traductions se font en binôme autour d'un projet propre à chaque participant. Si cette expérience n'a pas eu de débouché concret pour le moment, elle reste pour cette jeune traductrice une expérience précieuse. Sa rencontre ultérieure avec une petite maison basée dans le sud de la France et spécialisée en littérature étrangère est en revanche immédiatement concluante, les éditeurs cherchant justement à développer leur domaine germanophone. Pour des raisons liées à l'obtention des droits, il faudra tout de même un an pour la signature d'un premier contrat, conforme aux recommandations de l'ATLF. Par ailleurs, elle fait également de la traduction technique grâce à des contacts personnels en Allemagne.

- Autre parcours : celui d'un étudiant issu de la promotion 2005 du master de Bordeaux. Son stage chez un éditeur parisien lui a donné des contacts intéressants mais n'a pas abouti à un essai, cet éditeur ne souhaitant pas travailler avec des débutants. Ce n'est qu'après une autre année d'études qu'il se met effectivement à chercher du travail, d'abord en tâtonnant, puis de façon méthodique, avec l'établissement d'une base de données : recherche systématique de contacts et recoupement d'informations. Le « déclic » n'est pas venu des professionnels de la recherche d'emploi (au cours de certaines rencontres mouventées avec des conseillers ANPE, on a même proposé à ce jeune

Bordelais un travail de secrétaire à Lille au motif qu'il y aurait « parfois des mails à traduire », mais d'un professionnel du livre : c'est en effet un libraire de quartier parisien qui lui suggère de viser la science-fiction et le polar « parce que c'est ce qui se traduit le plus ». Ce jeune diplômé se constitue alors un « book de traduction », avec une dizaine de livres libres de droits dont il présente des extraits significatifs traduits (façon aussi de ne pas perdre la main), une fiche de lecture et un dossier de presse – book qu'il insiste pour déposer en main propre après avoir démarché par téléphone puisque les mails restent en général sans réponse. Sa méthode finit par payer auprès d'un éditeur spécialisé en *fantasy* et science-fiction : un premier essai concluant (au bout d'un an de recherches) a débouché sur un travail régulier. Le premier contrat stipulait un tarif au signe en dessous des moyennes relevées par l'ATLF, mais ce n'est pas exceptionnel en littérature populaire ; l'abondance de la matière — qui ne présente en général pas trop de difficultés — permet de s'y retrouver, d'autant que la *fantasy* fonctionne souvent par cycles ; ainsi, le travail d'appropriation de l'univers et d'établissement des codes lors du premier volume permet d'aller beaucoup plus vite dans les suivants.

- Il serait réconfortant d'en conclure qu'un démarchage systématique, à condition qu'il soit aussi intelligent, porte toujours ses fruits, que la persévérance paie, que patience et longueur de temps... Ce n'est toutefois pas le cas, comme en témoigne une ancienne étudiante de Charles V : « En trois ans, je n'ai pas réussi à décrocher de contrat auprès d'éditeurs de fiction. CV, plaquette soignée réalisée avec un graphiste, relances, envoi des deux mémoires de master, envoi d'autres essais inédits : rien n'y a fait. Ces tentatives sont restées lettre morte, les éditeurs la plupart du temps ne prenant pas même la peine d'accuser réception ni de répondre (même par la négative). » Il semblerait même que certains éditeurs s'agacent d'envois trop abondants : lors du dernier Salon du Livre, une éditrice (dont le domaine étranger ne constitue certes pas l'essentiel du catalogue) se plaignait ainsi d'être submergée par le flot d'extraits traduits envoyés par des traducteurs la harcelant « autant que les auteurs » – visiblement, c'était tout dire.
- Si sur ce point, et pas seulement du reste, l'éclectisme des cas est frappant (certains éditeurs demeurant plus ouverts que d'autres), on constate que les initiatives spontanées s'avèrent rarement payantes. Deux exceptions tout de même : la littérature de genre et les propositions émanant d'universitaires. Il semblerait en effet que le monde du roman policier d'une part, et de la science-fiction et *fantasy* de l'autre, soient plus perméables aux jeunes traducteurs – les quantités et les rythmes de publication dans ces domaines y sont sans doute pour quelque chose. Ce sont aussi des

univers qui ne correspondent pas à toutes les sensibilités : les éditeurs seraient-ils alors, proportionnellement, moins sollicités ? Reste l'éternelle question du timing, être au bon endroit au bon moment : « Ce qui m'a permis de démarrer assez vite, je pense, tient au fait que je me suis concentrée sur le créneau précis [science-fiction et *fantasy*], et d'autre part à la chance d'avoir envoyé ma candidature chez [cet éditeur] au moment où il lançait un nouveau label. »

Quant à l'évocation de la concurrence possible entre traducteurs et « universitaires traduisant », il ne s'agit pas de raviver une quelconque polémique : demeure le constat, fait par certains stagiaires ou traducteurs exerçant d'autres fonctions en maison d'édition, que les titres universitaires et la qualité de normalien rendent un CV irrésistible aux yeux de certains éditeurs. D'aucunes de rajouter que « les assistantes d'édition, elles, ne commettraient jamais l'erreur de confier une traduction à quelqu'un sur titre, sans essai ni rencontre préalable ». Sans commentaire.

— Et sans guère plus de transition que la mention des stagiaires, signalons au sujet des stages un point sur lequel la précédente enquête aurait pu insister davantage : en matière d'insertion professionnelle, le stage hors les murs de la maison d'édition est à déconseiller. Le stagiaire est en effet beaucoup moins à même de prendre la mesure du processus éditorial et de nouer des liens personnels avec les acteurs de ce processus. Or, ces contacts humains sont déterminants.

On l'a déjà dit, tout stage ne débouche pas sur un essai, encore moins sur un contrat, mais il arrive aussi qu'un éditeur recommande un jeune traducteur à un collègue d'une autre maison, ou qu'un éditeur travaillant pour plusieurs maisons « repère » un stagiaire dans l'une et le fasse travailler dans l'autre : le facteur humain est donc crucial. Ce qu'ont très bien compris nombres d'anciens étudiants qui profitent de toutes les occasions possibles pour rencontrer les professionnels de l'édition – salons, lectures, cafés littéraires...

Les parcours les plus encourageants – voire époustouflants – viennent de jeunes traducteurs ayant multiplié les stages ou les expériences en milieu éditorial, soit dans le cadre de leurs études, soit parce qu'ils travaillaient pour des maisons d'édition comme lecteur ou lectrice avant la formation, soit que le stage se soit prolongé provisoirement en assistantat d'édition : « Depuis la fin du master professionnel en 2007, j'ai traduit pratiquement sans interruption jusqu'à aujourd'hui pour les trois maisons où j'ai été stagiaire » (soit six titres en deux ans), « après avoir été lectrice et avoir fait plusieurs révisions de traduction pour eux, j'ai demandé à traduire pour de bon, or deux livres du même auteur arrivaient en même temps, que la traductrice attitrée ne pouvait traduire de front... » Cette ancienne étudiante ne saurait trop insister sur le fait que trois mois comme assistante d'édition à l'issue de son

stage ont considérablement mis en confiance ses interlocuteurs ultérieurs lorsqu'elle s'est présentée à eux en tant que traductrice (elle invite ses jeunes collègues à multiplier les occasions d'être en prise directe avec le monde éditorial, même dans d'autres activités que celle de traducteur – il est plus facile de proposer un roman à un éditeur pour lequel on est par ailleurs lecteur) ; deux maisons d'édition sont en outre entrées en contact avec elle directement suite à la recommandation de sa directrice de stage. En cinq ans, elle a ainsi traduit une dizaine de livres et des documentaires pour la télévision.

— Ce parcours apparemment fluide n'a pourtant pas été sans « galères de débutant » : une traduction sans contrat que l'éditrice renonce finalement à publier, une autre avec contrat ET escroquerie... Et l'aveu que tout en travaillant de façon presque continue, elle s'en sort tout juste financièrement.

Sur la question financière, l'éventail des situations est extrême, depuis « alors que j'avais des doutes sur la "rentabilité" de l'activité de traducteur en m'engageant dans cette voie, je dois dire que j'arrive aujourd'hui à en vivre » à « je vis – ou plutôt je survis financièrement – grâce à des prestations auprès de certains éditeurs, rémunérées généralement à moins de 12 euros les 1500 signes informatiques (calculés en outre d'après le texte original). C'est ça... ou rien, pas de travail ». Beaucoup ont conservé une autre activité, d'enseignement ou de journalisme par exemple, et ne se disent pas prêts de les abandonner.

Au chapitre des mésaventures, ce témoignage : « J'ai aussi été en relation avec les éditions *** pour traduire un petit roman de littérature jeunesse, mais cela s'est très mal passé, le contrat et le règlement sont arrivés avec beaucoup de retard, le roman était en cours d'écriture, il y a eu une mauvaise gestion éditoriale et sous la pression de l'auteur — dont j'ignore toujours le nom — la traduction m'a été retirée alors que j'en avais effectué la moitié, et j'ai d'ailleurs dû demander l'aide de l'ATLF pour cette affaire. »

Et le cas navrant d'une étudiante se retrouvant par hasard en stage dans la maison qui venait d'acheter les droits du recueil de nouvelles qu'elle avait traduit pour son mémoire : c'est à sa tutrice que l'éditeur propose derrière son dos de traduire ledit recueil et quand la traductrice confirmée suggère une traduction à quatre mains (à une date ultérieure, pour des raisons liées à son emploi du temps), l'éditeur préfère confier la traduction à quelqu'un d'autre.

Et cette autre encore qui raconte avoir commis une traduction en acceptant qu'elle soit réécrite par l'auteur et l'éditeur et publiée comme ouvrage directement écrit en français, puis avoir traduit un livre pour une maison qui a déposé le bilan avant de payer, puis traduit un autre ouvrage encore sans contrat et nombre d'articles bénévolement pour diverses revues, avant de conclure : « J'ai enfreint toutes les

règles de la profession, mais je me dis que si je ne l'avais pas fait, finalement, je n'aurais pas traduit grand-chose depuis un an et demi. »
Reste que les « galères de jeunes traducteurs » sont bien souvent tout bonnement des « galères de traducteurs ».

- Le milieu de la traduction littéraire n'est pas une citadelle imprenable, même si la hauteur des créneaux peut parfois décourager. On se réjouira donc du nombre de jeunes traducteurs à avoir profité du statut de stagiaire proposé par l'ATLF : une façon de se sentir appartenir à la communauté des traducteurs littéraires et d'être prévenus de certains écueils avant d'y être directement confrontés.
Déplorons en revanche que certaines maisons d'édition aient pour politique de ne pas travailler avec des débutants : celles (et non des moindres) qui donnent leur chance aux « nouveaux » ne semblent pas s'en mordre les doigts puisque leur ouverture se confirme année après année. Dans une interview récente, Claro estimait qu'« un traducteur ne devient pas meilleur avec le temps et la somme de ses traductions ». Si son propos visait à justifier le fait qu'un éditeur devrait toujours demander un essai à un traducteur, quelles que soient sa renommée ou son expérience, on peut aussi l'entendre comme une invitation faite aux éditeurs frileux à ne pas se priver des jeunes talents.

- *Merci à ceux qui ont réagi à notre précédent article ou bien voulu témoigner de leur expérience, parmi lesquels Patricia Barbe-Girault, Jean-Baptiste Bernet, Ludivine Bouton-Kelly, Nathalie Bru, Marie-Céline Cassanhol, Sophie Guyon, Claire Habart, Estelle Jacquet-Dégez, Elodie Leplat, Céline Leroi, Marie Marcadon, Sonia Quemener, Laurence Richard, Lucie Roignant et Samuel Sfez.*

JOURNAL DE TUTORAT

FRANCE
CAMUS-PICHON

— *Petit préambule* – Lorsque Marie-Françoise Cachin, alors responsable du DESS de Traduction Littéraire Professionnelle de Paris VII, m’a proposé de rejoindre l’équipe des tuteurs de la promotion 2002-2003, j’ai été heureuse de la confiance qu’elle me témoignait, mais passablement effrayée par l’ampleur de la tâche. C’est le souvenir des séances de tutorat dont, étudiante du DESS, j’ai moi-même bénéficié en 1995-1996 sous la houlette de Jacqueline Lahana, qui a eu raison de mes hésitations. Je n’ai pas oublié la générosité dont Jacqueline a fait preuve, partageant son bureau et son savoir-faire avec le binôme que nous formions, mon amie Edithe et moi : comment ne pas tenter de transmettre à mon tour ce que j’ai reçu ? Voilà déjà six ans que je suis passée « de l’autre côté de la barrière », six années sur lesquelles chaque binôme a si bien imprimé sa marque que je n’ai jamais eu l’impression de m’ennuyer. Que ces six binômes soient ici remerciés. Ce journal de tutorat leur est dédié.

— Octobre 2008

– Je vois toujours arriver avec la même curiosité le premier courriel ou coup de fil des étudiants qui m’ont été confiés. Qui sont-ils ? Quel sera leur parcours ? En l’occurrence, il s’agit de deux étudiantes qui étaient en première année de master l’an passé. Noémie habite Paris et Béatrice le Val d’Oise, d’où un temps de trajet presque aussi important pour elle que pour moi qui vis à Orléans. À cause de cet éloignement relatif, j’assure les séances de tutorat à l’institut Charles V au lieu d’accueillir les étudiants à mon domicile comme la plupart des tuteurs (l’une des raisons qui m’avaient fait hésiter à accepter l’offre de Marie-Françoise). Avant toute chose, il faut donc trouver une demi-journée dans la semaine (trois heures de tutorat, plus le transport) qui convienne à chacune. Heureusement nous tombons vite d’accord : ce sera le vendredi après-midi. Par chance la salle C25, où ont lieu depuis

des années les enseignements du master, est libre à ce moment-là. Outre le fait qu'elle dispose de tous les ouvrages de référence nécessaires (et d'une collection presque complète de *TransLittérature* !) j'y ai tant de souvenirs que je m'y sens un peu chez moi.

Comme souvent, la première séance est bien remplie. Après avoir évoqué les chemins qui nous ont conduites vers la traduction, nous discutons de ce qui fait la spécificité du tutorat. Sept séances de trois heures (en général) permettent aux étudiants d'approcher de plus près la réalité du métier de traducteur, en particulier la nécessité de prendre du recul par rapport à sa traduction, de remettre plusieurs fois l'ouvrage sur le métier. On a raison de comparer le tutorat à un compagnonnage au sens artisanal du terme : au fil des relectures (les feuillets traduits font souvent plusieurs fois la navette entre les étudiants et moi), un réel travail s'effectue, par ajustements successifs, jusqu'à ce que le texte final, la « traduction longue », tienne la route.

Nous parlons ensuite des échéances à venir : le texte original doit être choisi pour le 12 décembre au plus tard, et si possible avant, puisque l'essai de traduction (les vingt premiers feuillets de la traduction longue) devra être remis pendant la semaine du 26 janvier. Béatrice et Noémie ont déjà deux livres en vue chacune, mais visiblement leur cœur balance. Il leur reste aussi à s'assurer que ces ouvrages ne sont pas en cours de traduction, que les droits n'ont pas été achetés. Nous ne serons pas trop de deux à les guider dans leur choix : à Paris VII, en effet, les tuteurs travaillent en binôme comme les étudiants. Chacun d'eux partage sa tâche avec un enseignant du master, et je n'ai qu'à me louer de cette collaboration. Après avoir reçu l'aide précieuse de Marie-Françoise Cachin avant son départ en retraite, je fais équipe avec Robert Davreu. Est-ce le fait qu'il soit traducteur autant qu'enseignant ? Nous sommes souvent « sur la même longueur d'onde », et je n'imagine pas donner le feu vert aux étudiants sans qu'il ait pu lui aussi se prononcer sur les textes en question. Au soir de cette première séance, en tout cas, je reprends le train pour Orléans avec de la lecture.

— 14 novembre

– Deuxième séance. Pour Noémie, à l'évidence, le métier « rentre » : elle arrive avec le poignet bandé de blanc. Parallèlement à sa préparation du master, elle traduit un roman d'*heroic fantasy*, et les longues heures devant l'ordinateur lui ont valu ce poignet endolori. D'où une conversation sur les risques physiques (si, si !) du métier de traducteur : comment trouver un siège qui épargne le dos, avoir les yeux et les poignets à la bonne hauteur, faute de quoi les uns ou les autres ne tardent pas à nous rappeler à l'ordre.

Contrairement à Noémie, Béatrice a fait son choix pour la traduction longue : après nous avoir soumis les deux textes entre lesquels elle hésitait, elle a opté pour *Olive Kitteridge*, un recueil de nouvelles

d'Elizabeth Strout. Je l'ai lu de mon côté et nous essayons de cerner la spécificité de cette écriture qui crée une remarquable empathie avec les personnages sans jamais tomber dans le pathos. Comment traduire les styles ? Ce n'est pas un hasard si cette question rejoint l'intitulé d'un enseignement du master créé par Jean-Pierre Richard, apport jugé par les étudiants, année après année, irremplaçable. Béatrice me fera parvenir dès que possible les premiers feuillets de sa traduction pour que nous en discutons en détail la prochaine fois.

Lors de la première séance, nous avons également analysé un court extrait de *Child 44* – roman de Tom Rob Smith dont je venais de terminer la traduction pour les éditions Belfond. Je l'avais soumis à Béatrice et à Noémie pour qu'elles se penchent sur cette bataille de boules de neige fratricide et réfléchissent aux enjeux de sa traduction. Je m'étais réjoui qu'à elles deux elles aient identifié la quasi-totalité des problèmes posés : nécessité de trouver des équivalences pour rendre les gestes et déplacements, de garder la rapidité propre aux thrillers et aux scènes d'action, mais aussi de trouver le ton juste, la scène étant vue alternativement à travers les yeux de deux enfants. Entre-temps, elles m'ont envoyé leur traduction de la scène en question, et nous confrontons ensemble les objectifs initiaux et le résultat final.

J'aime bien partager avec les étudiants quelques textes sur la traduction qui ont compté pour moi. J'avais donné à Béatrice et à Noémie, comme souvent lors des premières séances, un extrait de *Traduire, écrire*, l'anthologie de textes de Laure Bataillon (publiée avec le concours d'ATLAS, de l'ATLF et de la MEET de Saint-Nazaire). La liste, établie par Laure, des opérations successives que représente une traduction suscite toujours des échanges fructueux. Et comment ne pas conclure par ce rappel de notre mission : traduire avant tout « en pensant à l'œuvre littéraire à amener, vivante si possible, dans le pays d'une autre langue » ?

12 décembre

– Objectif atteint : Noémie a elle aussi choisi dans les temps le texte de sa traduction longue. *Lord John and the Private Matter*, de Diana Gabaldon, est un roman d'espionnage qui se déroule à Londres au XVIII^e siècle. Références historiques, écriture alerte : Noémie pourra mettre à profit l'expérience acquise en traduisant de l'*heroic fantasy*. À son tour, elle m'enverra le début de son essai de traduction, auquel la prochaine séance sera en partie consacrée.

Béatrice, toujours ponctuelle, m'a adressé quelques jours plus tôt les premiers feuillets de sa traduction d'*Olive Kitteridge*. Autant le style de Diana Gabaldon est imagé, presque picaresque, autant l'efficacité de celui d'Elizabeth Strout tient à sa retenue, à son dépouillement. Deux défis à relever, aussi difficiles l'un que l'autre pour des traductrices débutantes. Nous passons en revue ces premiers feuillets, nous attachant sur le début : faut-il essayer de conserver sans la couper la très

longue phrase du premier paragraphe ? L'effet paraît voulu, il contribue à la respiration particulière de l'œuvre, la réponse est donc oui. Nous comparons différentes stratégies. À Béatrice de choisir celle qui lui semble le mieux convenir (en se rappelant l'exercice sur la longue phrase proposé à l'atelier d'écriture de Michel Volkovitch). Nous verrons à la séance de janvier si le pari était tenable.

Le passage de *Child 44* sur lequel se sont essayées les deux étudiantes a pris tournure. Je leur propose ma propre traduction, bien entendu soumise à discussion. C'est aussi cela le tutorat : l'occasion pour le tuteur de se remettre en question, de réfléchir à sa pratique.

Avant de nous séparer, un deuxième conseil de lecture : l'article de Rose-Marie Vassallo sur le « fil du texte », « fil à retordre, réfractaire à toute mise à nu » (*Palimpsestes*, Hors-Série, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2006). Rose-Marie y rappelle, en filant brillamment la métaphore sur plusieurs pages, que l'unique chance de percevoir ce fil, de le restituer dans sa continuité, « ce sont les lectures et relectures réitérées, de bout en bout, des deux textes frères ».

— 23 janvier 2009

– Dernière séance avant l'envoi des essais de traduction au binôme enseignant/tutrice. Comment guider le travail de ces apprenties traductrices sans trop en faire ni leur imposer ses propres choix, de façon à ce qu'il s'agisse bien de leurs traductions ? Exercice délicat, emblématique de la difficulté du rôle de tuteur.

Nous parcourons à nouveau le début d'*Olive Kitteridge* : Béatrice a rétabli la longue première phrase du premier paragraphe, qui a presque trouvé son rythme en français. Nous essayons d'améliorer la restitution de certaines images, nous nous attardons sur les dialogues : comme souvent, il suffit d'évoquer à voix haute certaines répliques, de les mettre en bouche pour obtenir une oralité plus satisfaisante.

Nous nous penchons ensuite avec Noémie sur les aventures de Lord John. Plusieurs descriptions physiques assez pittoresques nous occupent quelque temps, notamment une vilaine plaie purulente et une cicatrice monstrueuse causée par un tomahawk... Nous traquons les calques, et nous nous interrogeons : comment traduire sans anachronisme *whiggery-pokery*, référence aux magouilles politiques de l'époque ? Je me félicite au passage de la capacité de ces deux étudiantes à s'écouter et à se relire mutuellement : comme avec certains binômes des années précédentes, le travail en est d'autant plus fructueux.

— 18 février

– Robert Davreu et moi avons reçu et lu les deux essais de traduction, et la cinquième séance de tutorat est consacrée à leur retour en présence des deux étudiantes. Comme toujours, nous insistons sur l'importance d'une lecture attentive de l'original pour en repérer les singularités qu'il faut préserver à tout prix, et sur les ressources de la langue

française qui permettent de se rapprocher des intentions stylistiques de l'auteur, souvent bien plus qu'on ne le croyait possible. Béatrice et Noémie ont de la chance : Robert Davreu fait preuve depuis cinq ans d'un dévouement sans faille en participant à cette remise des essais de traduction. La générosité avec laquelle il partage son expérience de traducteur lui vaut la reconnaissance des binômes qui en bénéficient.

— 24 mars

– Chaque année, le « bilan à mi-parcours » réunit enseignants et tuteurs après le retour des essais de traduction, pour discuter du travail des étudiants. Ce bilan permet aux tuteurs de mieux situer leur binôme au sein de la promotion. Cette année, difficile de se retrouver au complet en mouvement des enseignants-chercheurs, mais nous réussirons tout de même à échanger quelques impressions.

— 27 mars

– Noémie arrive avec une bonne nouvelle : elle vient d'apprendre qu'elle ferait son stage chez Gallimard Jeunesse, ce qui la comble. Malgré tout, cette avant-dernière séance prend dans un premier temps des allures de « debriefing » (mot intraduisible ?). Même si je préviens toujours les étudiants qu'il est parfois éprouvant de voir son travail scruté d'aussi près, et malgré les efforts de notre binôme enseignant/tutrice pour faire des remarques constructives, le retour des essais de traduction laisse quelques traces douloureuses pour l'amour-propre. Là encore, remettre l'ouvrage sur le métier et discuter des ajustements possibles est la meilleure façon de prouver l'utilité de ce regard extérieur sur le travail de l'apprenti traducteur.

— 29 avril

– Les étudiants du master organisent le traditionnel pot de fin d'année à Charles V, qui est également l'occasion de rendre à Jean-Pierre Richard, parti en retraite à la fin du premier semestre, un hommage aussi émouvant que mérité.

— 30 avril

– Je vais attendre en gare d'Orléans les deux étudiantes que j'ai quittées la veille au soir à l'institut. Quelques jours plus tôt, Béatrice m'avait annoncé sa joie de pouvoir faire son stage chez Rivages Noir. Notre dernière séance est à la fois détendue (découverte rapide d'une « ville de Loire » et de l'environnement de travail de la tutrice) et studieuse. Béatrice et Noémie ont traduit quelques paragraphes d'une nouvelle de Nam Lé, jeune auteur d'origine vietnamienne dont le premier recueil doit paraître à la rentrée prochaine chez Albin Michel. Si l'extrait de *Child 44* était plus directement utile à Noémie, celui-ci le

sera davantage pour Béatrice, mais elles ont visiblement apprécié le texte et pris leur travail à cœur toutes les deux, ce qui donne du sens à nos échanges. Occupées à confronter nos traductions et à discuter du choix de tel ou tel mot (peut-on traduire *braided* par « torsadée » pour qualifier, là où elle coule encore, l'eau d'une rivière en partie prise par le gel ?), nous ne voyons pas le temps passer, et le binôme reprend in extremis le chemin de la gare.

Ce journal de tutorat s'arrête là, mais l'année n'est pas finie pour autant. Pendant l'été, les étudiants doivent à la fois effectuer leur stage dans une maison d'édition et terminer leur traduction longue. Béatrice et Noémie pourront me contacter, comme nous le faisons tous entre traducteurs, si elles se heurtent à quelques problèmes ponctuels de traduction. Début septembre, elles reviendront à l'institut pour leur soutenance, dont la note pèsera lourd à la réunion pendant laquelle l'équipe du master, enseignants et tuteurs, attribuera ou non diplômes et mentions. Alors, seulement, se refermera cette année de formation si riche et intense.

ALICE RAILLARD

*Alice Raillard nous a quittés en janvier 2009.
Traductrice, entre autres, de Jorge Amado,
Raduan Nassar, Darcy Ribeiro ou João Ubaldo Ribeiro,
elle a reçu le Grand Prix National de la Traduction en 1990.
Cette interview a été réalisée par Françoise Cartano en 1991
pour le numéro 1 de TL, dans la rubrique Coup de phare.*

- *TransLittérature* : *Ma première question sera à la fois banale et naïve. Comment es-tu venue à la traduction d'une part, et pourquoi la langue portugaise d'autre part ?*
- Alice Raillard : Tout est lié à une rencontre déterminante, ma rencontre avec un pays, le Brésil, où j'ai vécu pendant deux ans, il y a trente ans. Pour la traduction, le déclencheur est venu plus tard, alors que j'habitais en Espagne. On m'a demandé de traduire un livre de Jorge Amado. De cette première expérience est né un travail régulier avec les éditions Stock et André Bay. Mais j'ajouterai tout de suite que mon activité de traducteur a été constamment liée à un travail d'exploration et de diffusion en France de la littérature brésilienne dont la richesse et la variété font qu'elle est imparfaitement connue. Je ne cesse d'acquitter une dette envers un pays que j'ai aimé et qui m'a beaucoup apporté. Ce désir de combler la distance qui vous sépare d'un territoire absent, c'est peut-être ce qui m'a permis de percevoir, malgré les différences apparentes, une sorte de fond commun à toutes ces écritures, chacune d'entre elles constituant une ouverture spécifique. Chez Raduan Nassar, d'origine libanaise, je sentais le besoin qu'il avait de faire passer sa culture d'origine dans une œuvre qui reste cependant très brésilienne. Pour Darcy Ribeiro, c'est le rapport à l'ethnologie et à l'anthropologie dont la présence est en permanence perceptible. Mais tous ont en commun d'avoir trouvé dans l'écriture le moyen le plus accompli de faire passer quelque chose d'essentiel. Il s'ensuit que traduire des auteurs brésiliens, c'est être sans arrêt en contact avec les éléments fondamentaux d'une culture. Si j'étais au Brésil, j'aurais peut-être moins l'envie de traduire...
- *TL* : *Ta « vocation » est donc le résultat d'un coup de foudre avec le pays ?*
- A.R. : Oui. A quoi il faut ajouter quelque chose de plus ancien en moi, qui est ma relation avec le latin. N'oublions pas que le portugais est une des langues modernes restées les plus proches du latin. En fait, ma toute première expérience de la traduction vient du latin et remonte à l'époque de mes études. Sous l'influence d'un professeur exceptionnel, j'ai perçu très tôt ce

qu'était la structure d'une langue, et dans l'acte de traduire la nécessité de maintenir une distance qui fait que le texte traduit porte toujours en lui une étrangeté marquée par la langue d'origine. Cette étrangeté est inhérente aussi à la réalité dite par la langue de laquelle on traduit, cette chose-là, je l'ai ressentie très fortement chez João Ubaldo Ribeiro, chez Jorge Amado. Pour moi, quand je traduis, je ne suis pas seulement confrontée à une structure syntaxique à transporter, mais aussi à ce qui se passe de secret, une coloration, une résonance, c'est-à-dire finalement la musique d'un texte. J'essaie donc de recevoir les éléments de cette « musique intérieure », qui éveille des échos en moi, et que je dois restituer avec d'autres mots. D'où le sentiment que j'ai, lorsque je traduis, d'écrire dans un français gauchi par ce que j'ai entendu, voire brutalisé. La traduction de Sergent Gétulio de João Ubaldo Ribeiro, est un exemple intéressant de ce point de vue, João Ubaldo élabore, à partir d'éléments régionaux, une langue très particulière, avec un côté joycien – cela dit de façon un peu grossière.

- TL: *Justement, j'aimerais que tu précises un peu cette notion d'étrangeté qui me semble à la fois capitale et potentiellement ambiguë.[...]*
- A.R.: Ce maintien de l'étrangeté, on l'atteint finalement, je crois, dans une très grande rigueur du français ; sur quoi se greffent la liberté, ou les libertés que l'on prend... C'est complexe et un peu mystérieux, comme tout ce qui a trait à l'écriture. Un phénomène intéressant, à mon sens, dans la littérature brésilienne, c'est l'importance de l'oralité et de la culture populaire, conjuguées à une forme très élaborée littérairement.
- TL: *Le métissage, dans la culture brésilienne, passe-t-il par une prise en compte de ces littératures populaires et de l'oralité de la langue par laquelle elles se transmettent souvent ?*
- A.R.: Le métissage est multiple. Je constate dans les œuvres les plus récentes que je lis la constance d'une recherche d'identité passant par des émigrations différentes : italienne, libanaise (Nassar), juive russe (Scliar), etc.
- TL: *Tu traduis des écrivains très différents les uns des autres. Cet éclectisme est-il un choix nécessaire du découvreur ou un goût de la traductrice ?*
- A.R.: Les deux. Mais un goût de la traductrice sans aucun doute. Lorsque j'aime un auteur, j'ai spontanément envie de le traduire. Il y a là une double curiosité : pénétrer plus avant dans la connaissance d'un texte, et d'autre part m'éprouver au contact d'une écriture nouvelle. Mais il existe aussi des écrivains que j'admire sans pourtant avoir envie de les traduire, moi. Par ailleurs, j'aime suivre les auteurs, mais jusqu'à une certaine limite. Il y a des moments où il est nécessaire de choisir.
- TL: *Il y a peut-être deux démarches possibles dans une carrière de traducteur ; celle d'une curiosité tous azimuts qui fait du traducteur une sorte de caméléon, et celle de la fidélité à une œuvre que l'on suit de bout en bout. Peut-on te ranger du côté des caméléons ?*

- A.R.: J'ai effectivement beaucoup traduit, des gens très différents, surtout dans les années 1970, début 1980. D'une façon générale, je pense qu'un traducteur n'appartient pas à un auteur, et vice versa.
- TL: *Le côté découvreur est important pour toi ?*
- A.R.: Il s'agit moins du plaisir d'être un « découvreur », que de celui de faire partager ses découvertes. Mais le traducteur est peut-être encore plus heureux que le lecteur de la découverte d'écritures et d'écrivains différents.
- TL: *Tu as généralement été la première traductrice des auteurs que tu as fait connaître en France ?*
- A.R.: Oui, sauf pour Amado dont la première traduction en France remonte à 1938 (*Bahia de tous les saints*). Mais à lui seul, il est un continent touffu. Et ma chance a été de commencer mon travail de traduction par ses œuvres : j'y ai trouvé cette force qui se communique au lecteur, et au traducteur, et aussi toute sorte de problèmes de traduction que je n'ai cessé de rencontrer dans d'autres textes. J'ai été vraiment façonnée par Jorge Amado, par ses livres. Et j'ai toujours vécu avec un véritable bonheur les traductions que j'ai faites de ses romans.
- TL: *Tu sais combien je partage ton point de vue en ce qui concerne Amado. Mais j'ai encore une question au sujet de ta carrière. Tu es très tournée vers le présent, impatiente de faire connaître les nouveaux talents. N'as-tu jamais été tentée par des retours en arrière ? Des réparations d'oublis injustes ?*
- A.R.: Non. Je n'aime pas traduire des morts. Le côté « reconstitution » ne me tente pas. Je traduis des auteurs vivants, parce que je suis intéressée par une œuvre en train de se faire. En plus, il faut tenir compte d'une situation particulière au Brésil où, pour l'instant du moins, il est important pour un écrivain d'être traduit, et traduit en français. Je ressens cela comme une lourde responsabilité.
- TL: *Y a-t-il des auteurs qui t'ont particulièrement résisté, des traductions qui ont modifié ton point de vue de lectrice ?*
- A.R.: Des surprises, pas vraiment. Des résistances, oui. Jorge Amado, dont nous parlions, sous son apparente simplicité, c'est une écriture d'une richesse incroyable, et il est très difficile de trouver dans le français une palette aussi vaste. Ce qui m'a beaucoup apporté, dans mon expérience de la traduction, c'est d'aller d'écrivains très luxuriants, « baroques », que j'aime, vers des écrivains ayant une plus grande retenue d'écriture. Curieusement, je n'ai jamais traduit de femmes. Mais j'innove en ce moment, et doublement, puisque je traduis une femme, et portugaise. Cela dit, pour moi, la traduction n'est à aucun moment une identification – peut-être un mimétisme, ce qui est différent. C'est en tout cas un difficile travail d'écriture, un acte physique. L'étape de l'écriture à la main compte beaucoup pour moi. Pendant longtemps, j'ai traduit « à la main ». L'utilisation de la machine est arrivée après. Ensuite j'ai mélangé les deux – plus, toujours

manuscrites, une quantité d'annotations, parfois des fiches très systématiques. Maintenant, j'ai fait l'acquisition d'un ordinateur, mais c'est un outil que je n'ai pas encore apprivoisé!

— TL: *S'il t'arrive de reprendre une traduction ancienne, as-tu l'impression de percevoir une évolution dans ta façon de traduire?*

— A.R.: Oui. J'ai de plus en plus de rigueur par rapport au texte d'origine. Au début de ma « carrière », j'étais plus libre. J'ai aussi le sentiment d'avoir appris à écrire en traduisant. La traduction a fait sauter certains blocages.

— TL: *Existe-t-il aussi une évolution dans le choix des textes que tu traduis? Tu parlais tout à l'heure de ton passage d'une littérature baroque à une littérature plus retenue.*

— A.R.: Certes. Le rythme de mon travail a changé. Et puis, au bout d'une dizaine d'années de traduction « intensive », j'ai pris peur. Peur de céder à une facilité. J'ai eu alors envie de casser ce rythme et je me suis lancée dans un travail sur des textes très difficiles qui l'ont beaucoup ralenti. C'est à ce moment-là que j'ai travaillé sur le grand poète João Cabrai de Melo Neto. Un travail encore inachevé... Le travail sur la prose et celui sur la poésie sont très différents, malgré la proximité de certains textes en prose avec la poésie. Dans la prose, il y a toujours un côté flux, alors que la poésie est un travail plus vertical.

— TL: *As-tu vécu de gros chagrins de traductrice, certains regrets?*

— A.R.: Des chagrins, pas vraiment. Certains livres que j'ai traduits ont connu un succès de librairie, d'autres un succès d'estime. Pour le Brésil, les choses se jouent certainement à plus long terme que pour les livres d'Amérique du Nord, par exemple. Quant aux regrets, non plus. Si. Un livre que j'ai voulu faire publier pendant plus de dix ans, et quand j'ai enfin réussi, j'ai dû renoncer à la traduction: c'est les *Mémoires de prison*, de Graciliano Ramos.

— TL: *Voilà qui nous rapproche un peu de ton travail de découvreur, ton rôle dans l'édition. Souhaites-tu en dire quelques mots?*

— A.R.: J'ai d'abord travaillé pour Stock, lorsqu'André Bay y était directeur littéraire. Puis, Gallimard s'intéressant à des auteurs que je pouvais, comme on dit, je me suis mise à travailler régulièrement pour Gallimard où j'exerce actuellement les fonctions de conseiller littéraire.

— TL: *Reste-t-il beaucoup d'auteurs brésiliens vraiment importants que tu n'as pas réussi à imposer?*

— A.R.: Des auteurs capitaux, peut-être pas. Mais des choses auxquelles je tiens, oui. Des nouvelles, en particulier, genre difficile à faire passer. Et puis la poésie, qui demeure pratiquement inconnue en français. J'ajouterai qu'ici la situation de la littérature brésilienne s'est modifiée ces dernières années: beaucoup d'éditeurs en publient, les traducteurs se sont multipliés. C'est réconfortant.

- TL: *Je ne veux pas terminer ce portrait-entretien sans parler de l'ATLF. Tu es une adhérente de la première heure.*
- A.R.: Oui... Pour moi, c'était une évidence. J'ai fait partie de la base, fidèle et silencieuse. Et puis en 1980, j'ai vu exploser cette association. Laure Bataillon m'a demandé alors de venir au Conseil. L'ATLF a pour moi une importance capitale à cause du sentiment de total isolement que l'on peut avoir dans cette profession. Sans compter l'extraordinaire exploitation dont était l'objet le traducteur littéraire. Les choses à cet égard ont beaucoup changé. L'exploitation existe beaucoup moins, et l'ATLF a joué un rôle déterminant dans cette évolution. Par ailleurs, l'accent mis sur les littératures étrangères fait pénétrer lentement le rôle joué par les traducteurs. Il est important que les traducteurs apparaissent comme des médiateurs. Je crois qu'il serait injuste de ne pas souligner l'appui efficace et déterminant du Directeur du Livre, au cours des années 1980, qui a fait beaucoup pour le développement de la traduction et le respect du travail des traducteurs.
- TL: *C'est exact, nous avons eu en la personne de Jean Gattegno un interlocuteur attentif, compétent et agissant. Nous lui devons d'avoir convaincu les éditeurs de négocier avec les traducteurs, d'avoir soutenu l'aventure d'ATLAS, d'avoir un Grand Prix National de la Traduction. Il est vrai que nous parlions aussi à un confrère, membre de notre association.*
- A.R.: Puisque tu me donnes si amicalement la parole, je voudrais évoquer un souvenir personnel: le respect de la traduction que m'a, très tôt, inculqué mon père. Grand lecteur, très éclectique, il aimait entre autres beaucoup Kipling et il avait une vraie admiration pour ses traducteurs, Fabulet et d'Humières. C'est curieux...
- TL: *Eh bien, c'est une tradition qui se perpétue puisque je remarque, non sans envie, que tu as fait des émules chez tes proches. Ton fils Edmond, par exemple.*
- A.R.: Oui, mes enfants ont été sans doute marqués comme moi par l'expérience de « l'étranger », et partagent ce sentiment du pays absent dont nous parlions en commençant.

Les livres que je n'ai pas écrits

George Steiner

*Paris, Gallimard, 2007
Traduit de l'anglais par Marianne Groulez*

La vie sexuelle de George S. ou « On fait rarement l'amour en silence ou en espéranto »

Chacun des sept chapitres de cet ouvrage évoque un livre que George Steiner avait espoir d'écrire mais qu'il n'a finalement pas mené à bien. Le projet en puissance est esquissé; les raisons de son abandon dans les limbes de l'écriture cernées. Le troisième chapitre, « Les Langues d'Éros » a retenu notre attention alors que le thème « Traduire Éros » était choisi pour les prochaines Assises d'Arles.

Si Catherine Millet avait d'emblée placé sa vie sexuelle sous le signe du nombre et de l'espace, George Steiner nous rappelle qu'Éros est avant tout dans un rapport de fusion intense avec le langage, où le charnel et le cérébral, le mental et l'organique, le conscient et l'inconscient s'avèrent plus indissolubles que dans n'importe quelle autre pratique ou expérience. « Le sexe se parle et s'écoute, à voix haute ou en silence, extérieurement ou intérieurement, avant, pendant et après les rapports sexuels ». Cette activité est bel et bien saturée de langage: ses figures — physiques et verbales — sont tout à la fois collectives (nous puisons dans le réservoir des structures préexistantes, dans notre héritage socio-culturel, dans les conventions véhiculées par les medias, etc) et individuelles (chacun d'entre nous, et chaque couple, développe son propre idiome, son langage privé). De même que Steiner avait célébré les vertus de la multiplicité des langues dans *Après Babel*, de même il exalte — non sans analyser brillamment quelques extraits d'auteurs tels Shakespeare, Nabokov, Updike, Cowper Powys... — l'infinie variété avec laquelle l'imagination se fait chair, avec laquelle « la chair à son tour imagine et crie ».

S'il existe des lexiques érotiques et glossaires pornographiques, des études sur tel ou tel jargon ou registre sexuel à différentes époques ou dans divers ouvrages littéraires, le linguiste et essayiste déplore cependant l'absence

d'une rhétorique de l'Éros, d'une « phénoménologie méthodique, historique et psychologiquement solide, de l'interaction entre sexualité et mots, entre libido et énonciation, intériorisée ou vocale ». Plus encore manque à l'appel une étude introspective sur « l'Éros du multilingue », sur la manière dont on fait l'expérience du sexe dans différentes langues : « Le coït est-il aussi, est-il d'abord, peut-être, traduction ? »

Après nous avoir emmené sur les traces des « vies érotiques métamorphiques » de Casanova le polyglotte, George Steiner nous livre alors sa propre phénoménologie. En effet, n'a-t-il pas eu « le privilège de parler et de faire l'amour en quatre langues » ? Dans un savant mélange d'érudition et d'intimité, il décline, entre autres, la « grammaire amoureuse viennoise » de S., l'apprentissage de la litanie de la séduction aux côtés de A.M. à Gênes, le surgissement inattendu du plus-que-parfait du subjonctif dans une chambre d'hôtel à Angers, la « franchise inégalée » d'une Américaine émancipée...

Les anecdotes donnent lieu à des analyses souvent subtiles, parfois à l'emporte-pièce. Les observations incisives sont ça et là obscurcies par des généralisations hâtives venant conforter certains clichés culturels. Sans conteste, George Steiner livre une part de son intimité qui donne à l'intellectuel chair et sang et rappelle que la pensée a pour terrain d'exploration tout le champ de la vie. On comprend les raisons qui ont empêché l'aboutissement du livre : l'ampleur du projet mais aussi la crainte de blesser l'autre, de mettre en péril des équilibres précieux et fragiles. On le perçoit par exemple dans la manière dont Steiner analyse essentiellement la langue parlée par ses partenaires, un champ culturel et linguistique après l'autre ; il examine somme toute assez peu la situation et la langue singulières du polyglotte lui-même dans l'entre-deux, le passage, entre les langues d'Éros, un point de vue que le livre inabouti aurait aussi eu pour mission d'explorer. Aussi concède-t-il : « l'indiscrétion doit avoir ses limites »... qu'une Catherine M. polyglotte aurait sans doute effrontément franchie ! Mais le livre de George Steiner, nous signale Pierre Assouline dans son blog du 14 février 2008 consacré à l'ouvrage, n'a pour autant pas échappé au parfum du scandale : « une partie de la critique anglosaxonne se dit choquée par cet étalage d'intimité ». On se dit qu'une étude de la réception du livre de Steiner dans les différents pays dans lesquels sa traduction est parue mériterait le détour...

Béatrice Trotignon

*Connaissance
et
traduction*

Natalia Avtonomova

*[Poznanie i perevod]
Moscou, Rosspen, 2008*

Voici un livre de poids (700 pages) écrit tout entier (en russe) à la gloire de la traduction. Son auteur, Natalia Avtonomova, chercheuse moscovite, à la fois « philologue » et philosophe, est d'abord la traductrice vers le russe du livre fondateur de Michel Foucault, *Les Mots et les choses* (Moscou, 1977), et du *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis (1996). L'objectif de l'ouvrage — « bilan d'une vie intellectuelle » — est double : il rend compte d'une expérience personnelle ancienne de réception/traduction, et cherche à situer la traduction dans le champ d'une théorie de la relation et de la relativité¹.

Dès les années 1970, Natalia Avtonomova a écrit et réfléchi à la croisée de deux cultures, travaillant à introduire en Russie, alors soviétique et crispée sur un marxisme pétrifié, la pensée qui se formule et s'énonce en terrain français — structuralisme et post-structuralisme. Aujourd'hui, en s'adossant à la double référence du livre de Emily Apter (*The Translation Zone*, Princeton 2006), et du *Vocabulaire européen des philosophies (Dictionnaire des intraduisibles)* de Barbara Cassin, elle définit la traduction à la fois comme pratique « postdisciplinaire » et comme lieu privilégié d'une réflexivité historico-épistémologique. La traduction, qui présuppose dynamisme et historicisme, est désignée comme l'opération qui bat en brèche la substantialisation des concepts, l'absolutisation des langues et des cultures, dans un effort pour fonder une nouvelle universalité toujours en avant de nous. Ainsi se trouve congédiée, en particulier, l'idée de l'absolue spécificité de la culture russe, dans un mouvement espéré de collaboration intellectuelle avec l'Europe occidentale et le monde. Pour Avtonomova, la traduction est en première ligne dans le combat « contre l'idéologie, pour la connaissance ».

Le livre d'Avtonomova, foisonnant d'analyses perspicaces qui ouvrent autant de pistes de réflexion, comporte deux parties, associées de manière un peu sophistiquée : la première (« Connaissance et langage ») rend compte d'une lecture attentive et de première main de la « pensée française » récente (Foucault, Derrida, Lacan, Deleuze, Baudrillard, etc.), avec une focalisation sur les relations entre langage et pensée. La seconde partie (« Traduction, réception, compréhension ») reste au plus près d'un témoignage-réflexion sur la traduction de la philosophie et des sciences humaines, telle qu'Avtonomova l'a elle-même pratiquée en pionnière dès 1970, et telle qu'elle se développe aujourd'hui dans la Russie post-soviétique. C'est cette partie, qui quitte la généralisation et la théorisation pour l'analyse de données avérées, qui nous intéresse, nous traducteurs, au premier chef. La traduction en terrain soviétique et post-soviétique y est « racontée » et examinée de façon frontale et détaillée, sur des exemples particulièrement épiques : comment traduire Foucault en Russie soviétique ? Quelle réception actuelle pour la psychanalyse, quelle traduction pour un nouvel avènement du texte psychanalytique dans l'espace post-soviétique ? Dans tous les cas, le livre met en évidence l'intrication complexe et le décalage entre réception et traduction.

Un seul exemple, celui de Foucault : la traduction et la publication en 1977 à Moscou de *Les Mots et les choses* (Paris, 1966) a été une exception heureuse dans un espace soviétique fermé à tout ce qui ne relevait pas de la pensée marxiste. Publié à 5000 exemplaires, le livre était « destiné aux bibliothèques de recherche ». Ce qui signifie qu'il ne serait pas confiné dans les fonds secrets et pouvait espérer atteindre un lectorat de non spécialistes cultivés, dans toute l'Union et même dans les Républiques socialistes.

Les dommages subis dans l'opération furent cependant sévères. Négociée dès 1970 par Natalia Avtonomova auprès des Éditions du Progrès, la traduction, prise en charge par elle-même et un cotraducteur, n'a pu faire l'objet d'aucune concertation terminologique. Ainsi, le mot « discours », dont la souplesse morphologique du russe aurait à coup sûr permis de différencier les acceptions, a été simplement repris du français « à l'identique ». Le texte a pâti de l'intervention malencontreuse d'un « relecteur » patenté, que le travail souterrain de deux relecteurs « occultes » n'a pu corriger.

La même version sera pourtant rééditée sans corrections en 1994. De plus, une hirondelle ne faisant pas le printemps, pour que d'autres textes foucauldien voient le jour en russe, il faudra attendre qu'aient sauté tous les verrous idéologiques, en particulier ceux qui maintenaient dans l'ombre les textes de la philosophie idéaliste russe et de la pensée occidentale du XX^e siècle. Puis, ultime mésaventure, le « Foucault russe » qui déferle vers la fin des années 1990 a fait un détour par les États-Unis et porte la marque de son passage par les universités américaines : il sera « postmoderne » et confondu avec ses pires détracteurs, Baudrillard en tête...

Le livre d'Avtonomova prend acte avec beaucoup de finesse de ces distorsions en chaîne. On aimerait la voir consacrer un ouvrage entier à l'histoire de la réception/traduction des textes conceptuels dans la Russie d'aujourd'hui. Elle se contente de formuler des souhaits : dans ses errances mêmes, la traduction des textes philosophiques lui paraît à même de restaurer, d'élargir la capacité de critiquer, d'interpréter, de problématiser, de refonder la pensée. En Russie, où le terrain est encore incertain et fragile, seule la mise en relation, le refus de la réduction à un commun dénominateur pourra conjurer les démons ancestraux que sont l'illusion de l'autosuffisance et la soumission aux « idéologies obligatoires » de toute nature.

Hélène Henry

¹ Ouvrage savant, muni d'un fort appareil de notes, d'une bibliographie et d'un index, il a mérité en décembre dernier le Prix Vaksmakher de l'Ambassade de France à Moscou pour le meilleur ouvrage de sciences humaines écrit en russe concernant le domaine français.

*Jaccottet
traducteur
d'Ungaretti*

Correspondance 1946-1970

*Edition établie,
annotée et présentée par José-Flore Tappy
Paris, Gallimard, "Les cahiers de la NRF", 2008*

Philippe Jaccottet a vingt-et-un ans, en 1946, lorsqu'il fait la connaissance de Giuseppe Ungaretti, qui n'en a pas loin de soixante. Celui-ci est alors peu connu en France, bien que Jean Chuzeville ait publié des traductions dès 1921 dans une anthologie, puis, en 1939, un volume de la collection "Métamorphoses" chez Gallimard. Jaccottet, fasciné par le poète italien, va lui consacrer désormais une grande part de son activité de traducteur et de passeur – ce qui aboutira, en 1973, à la parution, chez Gallimard, de *Vie d'un homme*, titre générique de toute l'œuvre poétique d'Ungaretti. Jaccottet, fair-play, y accueille d'autres traductions, dont celles de Jean Lescuré qui avaient paru en 1954 aux Éditions de Minuit. Un regret toutefois : y manque Jean Chuzeville, justement, sur qui Jaccottet et Ungaretti émettent des réserves. Elles sont certainement justifiées, mais Chuzeville a néanmoins quelques belles réussites à son actif, je n'en veux pour preuve que sa "Junon", ce superbe poème érotique, plus belle, à mon gré, que celle de Jean Lescuré, qui a voulu "coller" de trop près à l'original – piège dans lequel Ungaretti n'était pas tombé lorsqu'il traduisait le premier vers de "L'après-midi d'un faune"...

Il n'est pas rare que de grands poètes s'adonnent à la traduction. De Catulle à Paul Celan en passant par Racine, Hugo, Goethe, Rilke et tant d'autres, les écrivains ont souvent manifesté cet esprit d'ouverture, cette *accueilance*, pour reprendre un mot dont Jaccottet aurait aimé qu'il existât¹, qui leur permet de consommer le *hieros gamos* cher à Valéry Larbaud, de fusionner avec d'autres, de s'y confronter, de se les approprier avec plus ou moins de vergogne et de bonheur.

Or, quand Catulle s'assimile Callimaque ou Hugo le *Cantique des cantiques*, ils n'ont de comptes à rendre qu'à leur conscience, de même Rilke traduisant Valéry, lequel est incapable de juger du travail de son interprète. Mais quand Dos Passos traduit Cendrars ou Jaccottet Ungaretti, ils relèvent du jugement de leurs "victimes". J'ignore quelle fut la réaction de Cendrars vis-à-vis de son ami américain, mais quant aux deux autres, le beau livre que voici nous plonge au cœur d'une relation de travail et d'amitié qui s'affermira de jour en jour. Nombre d'entre nous ont vécu et vivent cette situation, cette aventure enrichissante pour les deux partenaires, tous nous nous heurtons quotidiennement aux mêmes problèmes, insolubles et pourtant résolus grâce à un dialogue incessant, obstiné, que l'on suit ici avec passion. Je ne

puis m'empêcher d'évoquer un autre exemple franco-italien, certes fort différent : D'Annunzio et Georges Hérelle². Bien sûr, tout bon traducteur que fût Hérelle, tout grand poète que fût D'Annunzio, ils n'atteignent pas au niveau de nos deux contemporains. Mais les lie un amour de la langue et de la difficulté, la lutte pour résoudre ces difficultés, pour trouver le mot juste – lutte parfois orageuse de la part de D'Annunzio à qui il arrivait de se croire meilleur en français que son traducteur (il n'avait pas toujours tort !), alors qu'Ungaretti, lui, est aussi humble envers Jaccottet que celui-ci envers celui-là. Si l'Italien impose de temps à autre, en douceur, son point de vue, le plus souvent il laisse le champ libre à son traducteur en qui il a une confiance totale ; n'est-il pas lui-même du métier ? Il sait ce que traduire signifie, que, pour reprendre un mot de D'Annunzio, "bien traduire, c'est égaler" et que "la traduction est donc l'œuvre du poète qui traduit" (p. 187).

Un autre point commun entre ces deux correspondances, c'est l'amitié indéfectible qui unit dans chaque cas les deux hommes. Madame José-Flore Tappy, dans sa préface, déplore que ces lettres soient "frustrantes à certains égards", trouve "austères et dissuasifs" les documents de travail (p. 18). Que non ! Transparaît dans cette correspondance, dans cette amitié qui se développe, un respect mutuel qui n'exclut pas l'affection et même, de la part de l'aîné, une prévenance quasi paternelle qui nous émeut.

Quant aux documents... "Dissuasifs" ? Au contraire, on en redemande et l'on regrette qu'ils n'aient pas tous été publiés. Je renvoie aux chants populaires corses dont la traduction requiert huit pages de remarques de l'auteur. Il est passionnant de voir ce qu'une traduction littérale, ma foi fort bonne, fournie par Ungaretti, devient sous la plume de Jaccottet qui recourt à une stratégie fort complexe pour dramatiser le chant et le rapprocher le plus possible de l'original (p. 87-91). Je renvoie aussi à "Dunja", l'un des derniers et des plus problématiques poèmes d'Ungaretti, qui génère un dossier de trente-deux feuillets dont neuf sont reproduits (p. 195-215) – on les voudrait tous !

Belle leçon à méditer, et à imiter, que cette lutte pour la nuance, pour le mot juste – qui n'est pas toujours le même pour les deux hommes, mais l'exigence est là. De Jean Chuzeville, « talonné par le besoin », Ungaretti écrit : "... sa traduction n'est pas faite avec cette patience et cette exactitude qu'en plus de l'inspiration réclame la poésie" (p. 39). Que disait donc Malte Laurids Brigge d'Arvers mourant ? "Il était poète et détestait l'à-peu-près".

Nous autres qui détestons l'à-peu-près, qui luttons avec patience pour l'exactitude dans la nuance (pardon pour l'oxymore), nous trouverons dans cette correspondance non seulement une foule d'exemples à méditer, mais aussi, quand nous désespérons, une raison d'optimisme en voyant que la réussite n'est pas inaccessible.

Jacques Legrand

¹ Cf *Observations IX*, in *Pour l'art*, n°29, mars-avril 1953, p. 17.

² *D'Annunzio à Georges Hérelle, Correspondance*, introduction, traduction et notes de Guy Tosi, Paris, Denoël 1948. En fait de correspondance, on y trouve très peu de lettres de Hérelle.

Le clavier cannibale

Claro

Éditions Inculcte, Paris, 2009

Le substantif *blockhead* désigne ou désignait en anglais, multiples fois un imbécile, une forme à chapeau et un « monstre » de foire capable de planter sans dommage un clou dans sa narine.

À Claro semble-t-il — du moins au « monsieur qui dit je », car essai ou fiction l'écrivain traducteur n'exploite jamais la langue en outil coutumier, ce pour quoi méritant, bien qu'à des degrés divers, qu'ici et là on le peigne en narrateur (lisez pour vous convaincre l'inquiétante abomination contée à la première personne dans son billet « L'obscène (émoi) ») — à Claro donc, ces trois définitions conviennent.

Quant à l'imbécile, qu'on s'entende : Claro débloquent sait ce qu'il fait. À preuve : « qu'on me pardonne de filer une métaphore aussi hétéro-éculée » — qu'on lui pardonne, oui, mais que pourtant il s'y livre, c'est l'excès du potache, le calembour hénaurme, semant aux quatre vents la vanne et fi du van — qu'importe le bon grain pourvu qu'on ait l'ivresse, qu'on déride, certes pas à tout coup mais que surtout l'on débride, assez pour diffuser des choses et que la voix porte mieux, porte loin, pour arpenter des terres sur lesquelles, sinon, nous serions probablement moins nombreux à le suivre. Tudesque, farcesque, paillard et luxuriant, Claro tire après lui des lecteurs, tel le joueur de flûte de Hamelin (hors vengeance), qui sans son alacrité ne se seraient peut-être pas enhardis à côtoyer ainsi Pynchon, Gaddis, Vollmann ou Dennis Cooper, tous quatre par ailleurs finement évoqués, scrutés, savamment fouis (on mentionnera encore un article sur Beckett). Lecteurs que la traductologie (déployée — mais essaimant dans l'intégralité du recueil — sur une petite centaine de pages dénuée de lourdeurs théoriques malgré que judicieuse) aurait pu laisser froids.

L'on gage itou qu'un Claro n'est pas plus poire (ni moins fervent) que Michon citant Balzac : « Tu pourras être un grand écrivain, mais tu ne seras jamais qu'un petit farceur. » »

Au-delà (apte à rambiner les « assis des assises », prompts à geindre, au passage écornés) : en troquant par accès son crayon contre une queue-demorue, Claro, faux mastoc, permet enfin à la traduction de sortir de l'ombre où l'on déplore souvent qu'elle demeure cantonnée. La visibilité par la poilade. Trotte-menu pour l'humanité, mais sept lieues pour les « faussaires » (non « passeurs », il insiste), qui se colletant avec la langue ont besoin du corps à quoi l'assortir. « Plus on cachera l'acte traducteur, plus on limera l'ongle de la griffe de l'éructé. » Grâce au *Clavier*, entre autres et qui sait, le père de qui « écrit des traductions » (on doit le mot à Emmanuel Hocquard — plusieurs fois repris — le risque, minime, est là de la compilation : redondante un peu), pourrait un jour cesser d'être vitrier.

« Moule plein, en bois, sur lequel on façonne les chapeaux », ou par métonymie la « partie du chapeau que l'on moule sur la forme ». Blockhead à nouveau et dans les deux sens, ici pour les mains à la pâte, pour le pétrissage et de soi et du texte, les violents bâtissages, factures splanchniques, pour ce que, signalé plus haut, le corps chez Claro manifeste d'engagement, à l'œuvre manœuvré, manœuvrant, parcouru de circulations duelles car « traduire [...], c'est écrire dans sa propre langue, non pas de l'intérieur, mais depuis une extériorité qu'il faut à coups de corps intérioriser ».

À mesure qu'il brasse des conceptions, qu'il suppose ou pose, qu'il postule (« Traduire : du drame au pari »), à proportion qu'il déballe ses tissus, étoffe le pensement de travaux pratiques — l'amont de sa traduction d'*Agape Agape*, les « intensités » (qu'il préfère au terme « difficultés ») du périple entrepris avec Contre-Jour (« Vers la grâce ») —, peu à peu l'on perçoit de patents retracements rimbaldiens : la traduction version Claro, au même titre que l'écriture (au reste « une traduction est confiée à un écrivain — ou en tout cas quelqu'un qui devrait, le temps d'un livre, se prétendre écrivain »), prescrit « l'immense et long dérèglement de tous les sens ». Traduire est une affaire éprouvante où l'on jouit, mais d'une jouissance barthésienne, celle qui dit qu'on vacille, fulminant l'aise. Tant flèche que cible, on ressent des étreintes et des entrecrocs, il y a du heurt. Il faut monter à cru puis cuire à cœur ; dans le combat entre toi et le texte, seconde le texte. Il n'est pas jusqu'à la lecture, quand chez un Quignard par exemple elle implique « une capacité vertigineuse de passivité », qui n'enclose des écartèlements : « Tout plaisir de la lecture passe peut-être par ce contrat tacite qui fait du lecteur un otage sans cesse déchiré entre révolte et pâmoison. » La forme avec le galure, en effet, deux jubilants pugilistes l'un à l'autre cousus. Ces chapeliers fous.

Reste le monstre de foire. Ou Claro pompe à *freaks*. Claro aime Lautréamont, il cite Artaud, Guyotat. Dès longtemps — voir ceux qu'il sonde ici — il en a pioché d'autres sur la rive opposée de l'Atlantique, s'exhortant (« [Que le traducteur] s'emballe ! Qu'il découvre ! Qu'il exhume ! Qu'il rapatrie ! Qu'il détourne ! Qu'il transfuge ! Qu'il transfuse ! »), pontant sur la véhémence intrication des œuvres, débouchant « ce qui manque à notre littérature, ce qui peut la bousculer, la prendre et la retourner, la forcer et la faire hurler ». À la « littératologie », qu'il élit « discipline plus ou moins aléatoire ayant pour

cible-corpus les œuvres de fiction relevant de la *monstruosité* », il consacre un plein texte, de ce corps louf ausculte la baroquerie, tâte l'invention, inventorie l'énigme et la capiteuse étrangeté.

Freak, Claro l'est à peine moins que ce pool de grands dingues, attendu que non content de déplier leurs mystères, de nous aiguiller vers leurs jungles, il les traduit — on lira « L'intraduisible : mythe ou réalité », partie portrait du traducteur en (al)chimiste, hors de toute via *ferrata* gravissant, stylo viré à l'alpenstock — et le maniement circassien des concepts.

Freak enfin : dans le vingtième épisode de *X-Files*, saison deux, le *blockhead* en français devient docteur Cabochard. C'est encore la touche *Clavier* : cabochard, à savoir volcanique et frondeur. Claro pourfend les mercantis éditoriaux, les « salariés du verbe » (avec un faible ici ou là, parmi les « bébés bavards aux couches pleines de contrat-miction », pour Florian Zeller — ce fut chez Chevillard Alexandre Jardin, il faut bien un visage à son passe-boules), sulfate le Salon du Livre, éborgne, ampute et châtre. Se soulage. Nous soulage.

Le bonhomme cependant n'est pas que scramasaxe ni sa flamberge au vent. C'est verveux tout pareil qu'il dit ses enthousiasmes (ainsi pour Minimum Fax ou Soft Skull Press, éditeurs respectivement italien et new-yorkais). L'atrabile certes, le courroux ; mais l'âme.

En outre sa foison, ses ventrées d'adjectifs ont ceci d'épatant qu'elles vivifient qui les briffe. Sa graphorrhée bride abattue vous fouette à son tour le clavier. Alors allez voir Claro, ouvrez le double fond de son armoire à shows sûrs : il y a de quoi faire.

Danièle Momont

BREVES

On nous signale la parution de *Théorie et pratique de la traduction littéraire français-maltaise*, sous la direction de Toni Aquilina (en collaboration avec Anne-Marie Bezzina et Claudine Borg), Malta University Publishers, 2008.

Cet ouvrage, très complet et à la présentation particulièrement soignée, a pour ambition d'étudier la théorie et la pratique de la traduction à l'aide de textes tirés de la littérature française des deux derniers siècles. Il se divise en deux parties : la première, consacrée aux aspects théoriques de la traduction, aborde les principaux genres littéraires (prose, théâtre, poésie) avec leurs particularités, la seconde, décomposée en 50 leçons ou chapitres, traite de la pratique, grâce à des exemples concrets (texte source et texte cible) en donnant des variantes possibles. Un glossaire et quatre index (auteurs, titres, numéros de pages et premiers mots du texte) aident le lecteur de l'une ou l'autre langue à s'y retrouver.

Précisons que Toni Aquilina est maître de conférences en théorie et pratique de la traduction à l'université de Malte et que ce spécialiste de littérature française moderne est aussi un grand traducteur.

Les Cahiers Charles V viennent de publier un numéro intitulé *La traduction littéraire ou la remise en jeu du sens* (14€) qui fera l'objet d'une recension dans le prochain *TL*.

RENCONTRES & COLLOQUES

Dans le cadre du projet Biennale EST Europe Espace de la Traduction financé par la Communauté Européenne (Programme Culture 2007-2013) vont se dérouler plusieurs manifestations liées à la traduction.

Ce programme a commencé les 4 et 5 juin 2009 par des réflexions, rencontres et lectures à Paris VIII autour du thème *La traduction et ses enjeux, à partir de Freud, Derrida* avec la participation de Georges-Arthur Goldschmit, Jean-Pierre Lefebvre, Fabienne Durand-Bogaert. Ensuite, des ateliers sont prévus à Naples du 12 au 18 septembre 2009.

Un colloque intitulé *Traduire dans l'espace méditerranéen* se déroulera à Vienne, en Autriche, du 12 au 15 novembre 2009 (le programme est en cours d'élaboration).

Enfin, du 22 au 29 novembre 2010 est prévu le Festival de la Traduction à Naples dans les lieux les plus représentatifs de la ville. Pour tous renseignements, consultez le site : www.esttranslation.net

Colloque international les 11 et 12 décembre 09 à l'université de Provence : Le roman en Asie et ses traductions.

Appel à communications :

Les communications pourront porter sur les thèmes suivants : Comment choisir les textes ? Pourquoi les choisir ? Comment les traduire ? Comment les présenter ? Peut-il exister une critique des traductions ? En fonction de quels critères ? La question des auteurs qui se traduisent eux-mêmes. La traduction des œuvres à partir de versions déjà traduites, l'édition des textes, la réception des traductions... On n'exclura pas des communications portant sur les œuvres elles-mêmes, reflets de leur époque, instruments de divertissement ou de recherche esthétique.

Les résumés des communications de dix lignes maximum, comporteront un titre. Envoyez vos propositions à Noël Dutrait :

noel.dutrait@univ-provence.fr

et à Pierre Kaser : pierre.kaser@univ-provence.fr avant le 30 septembre 2009.

DU CÔTÉ DES PRIX

Le **prix Baudelaire** (SGDL) a été attribué à Mona de Pracontal pour sa traduction de *L'autre moitié du soleil* de Chimamanda Ngozi Adichie (Gallimard).

Le **prix Gérard de Nerval** (SGDL) a été décerné à Bernard Banoun pour l'ensemble de ses traductions et notamment pour celles parues en 2008 : *Automne, liberté*, de Werner Kofler (Absalon) et *Langue maternelle* de Joseph Winkler (Verdier).

Le **prix de l'Inaperçu étranger** a été attribué à Kyong-suk Shin pour *La chambre solitaire* (Ph. Picquier) et à ses traducteurs Jeong Eun-Jin et Jacques Batilliot.

Rectificatif: Martin De Haan (vice-président du CEATL), nous a demandé de rectifier la phrase suivante, figurant au début du deuxième paragraphe de la réponse de Ros Schwartz à M. Sucha (*TL* 36 p. 50) : Au lieu de « Bien sûr, comme vous l'indiquez, une grande partie de l'argent européen (dont une fraction est allouée au cinéma) va à la traduction littéraire », il convient de lire « Bien sûr, comme vous l'indiquez, une somme considérable (même si elle ne représente qu'une fraction de l'argent alloué au cinéma) va à la traduction littéraire. »

ABONNEMENT

TRANSLITTÉRATURE

Bulletin d'abonnement
à adresser, découpé ou recopié, à

ATLF / TransLittérature
99, rue de Vaugirard, 75006 Paris

Je désire recevoir TransLittérature pendant un an
(soit deux numéros, à partir du n°38)
au tarif de 18 € (France/Europe) ; 20 € (autre pays)*

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Pays :

Date et signature

Joindre un chèque bancaire ou postal, établi à l'ordre de **ATLF**. De l'étranger, le règlement se fait par mandat international ou chèque en Euros sur banque française.

Revue semestrielle éditée par

L'ATLF

Association des Traducteurs Littéraires de France

www.atlf.org

et

ATLAS

Assises de la Traduction Littéraire en Arles

www.atlas-citl.org

99, rue de Vaugirard, 75006 Paris

Tél. : 01 45 49 26 44 ou 01 45 49 18 95

Télécopie : 01 45 49 12 19

Directrice de la publication

Jacqueline Lahana

Responsable éditoriale

Laurence Kiefé

Comité de rédaction

Sarah Gurcel, Hélène Henry, Valérie Julia, Laurence Kiefé,

Jacqueline Lahana, Karine Lalechère, Susan Pickford,

Béatrice Trotignon, Michel Volkovitch

Publié avec le soutien du Centre national du Livre

ÉTÉ 2009 / n° 37

ABONNEMENT (1AN)

FRANCE, EUROPE : 18 €

AUTRES PAYS : 20 €

PRIX DU NUMÉRO : 9 €